

## PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji :

KWARTALNIE..... 1 fr.

PÓLROZNIENIE..... 8 fr.

ROZNIENIE..... 15 fr.

Zagranicą :

ROZNIENIE..... 18 fr.

TELEFON :

TRUDAINE 61.42

## POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

## ABONNEMENTS

Paris et Départements :

TROIS MOIS..... 1 fr.

SIX MOIS..... 8 fr.

UN AN..... 15 fr.

Etranger :

UN AN..... 18 fr.

TÉLÉPHONE :

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3 bis, rue La Bruyère, 3 bis — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

## LE PILOTE

Un jour, mais c'était bien avant la guerre, l'homme, dans un accès d'orgueil, frisant la mégalomanie, se proclama l'être le plus accompli et le plus important de l'univers : maître du monde, roi de la création, chef-d'œuvre de la nature.

Cette position prépondérante entre toutes, que l'homme s'arrogeait de cette façon, lui était due, prétendait-il, à cause de son intelligence. Qualité qu'il s'attribuait exclusivement, refusant en revanche d'en reconnaître même un peu à ses frères et sœurs en création, les bêtes. Ces dernières, partant du principe très sage, qu'on ne discute pas avec les fous, ne se donnaient jamais la peine de le contredire.

Or, comme à tout être humain il suffit que ses affirmations, seraient-elles les plus sottes et les plus irraisonnées, ne trouvent pas de contradicteurs, pour qu'elles lui paraissent non seulement justes, mais parfaitement inattaquables, l'homme, en face de ce silence, resta persuadé que la créature la plus intelligente sur la terre, c'est lui.

Cette opinion, si flatteuse pour le genre humain et que l'homme répandait ainsi autour de lui, avec une modestie vraiment digne d'éloge, était, hélas ! plus complaisante qu'impartiale. En effet, nous voyons bon nombre d'animaux, capables non seulement d'égaliser l'homme sous beaucoup de rapports, mais encore de le dépasser.

Prenons le singe. Sans parler de la gymnastique dans laquelle nul être ne saurait l'atteindre ni même l'approcher, le simien dépasse l'homme en vivacité d'esprit. C'est l'homme lui-même, en se comparant à lui, qui nous en fournit la preuve avec une conséquence caractéristique.

A-t-on jamais entendu un singe dire d'un autre singe, sortant de l'ordinaire, qu'il ait quoi que ce soit de semblable à l'homme ? Et les hommes disent couramment entre eux de quelqu'un des leurs, se distinguant par des qualités mentales peu communes, qu'il est malin comme un singe. D'autre part encore, l'homme s'avoue lui-même inférieur à ce quadrupède. En langue populaire, on donne le nom de « Singe » non à des subalternes, mais à son supérieur. Ce n'est personne, mais toujours le patron qui est le « singe ». Nous voilà fixé.

Prenons maintenant le castor. A-t-il besoin, cet animal, de perdre les plus belles années de sa vie à user le fond... d'un vêtement indispensable sur les bancs d'écoles spéciales, pour arriver à pouvoir exécuter ses travaux ? Et a-t-on jamais vu un castor, un vrai, mettre en jeu sa mâchoire pour le seul plaisir de déchirer à belles dents ses semblables ? Procédé si répandu chez les humains, qui, s'ils en veulent à quelqu'un, ont le soin de lui garder une dent.

Le castor, plus sensé, ayant moins de rancune que d'esprit pratique, réserve sa denture, au complet, à un but plus utile. Il l'emploie non à démolir ses pareils, mais à construire ses édifices, chefs-d'œuvre d'architecture, qui ont servi à nos premiers ingénieurs de modèles pour leurs ouvrages.

Prenons encore le renard. Ce rusé compère n'est-il pas, en vérité, capable de rendre bien des points à plus d'un homme politique des plus

distingués ? Et a-t-on jamais vu un renard se glorifiant ou se déclarant satisfait d'être comparé à un diplomate ? Quant à ce dernier, on ne peut lui faire de plus grand plaisir ni le flatter davantage qu'en disant de lui : « C'est un fin renard ! »

Mais cette preuve d'une réputation surfaite de l'homme en matière d'intelligence, il est inutile d'aller la chercher si loin. Sans avoir besoin de monter pour cela à la cime des arbres, séjour préféré de nos ancêtres anthropoïdes, ou de nous engouffrer dans le labyrinthe de galeries souterraines,

mettent à d'autres plus clairvoyants qu'eux pour les diriger. Et c'est ce dont l'homme est rarement capable. S'il accepte l'avis d'autrui, qui aurait beau être mieux renseigné que lui, ce n'est généralement, que quand il est trop tard. Voilà pour le roi de la création.

Quant à ces êtres inférieurs, connaissant leur myopie, ils ont assez de bon sens pour reconnaître le besoin d'être guidés. Aussi chacun d'eux a-t-il attaché à sa personne un pilote. C'est le nom que donnent les marins au petit poisson, menu fretin, comparé à ces géants, qui

toujours les précède, leur servant d'avant-garde : son rôle est de les prévenir, en cas d'alerte, du danger pouvant les menacer.

Ce pilote est toujours blanc comme neige. Ces messieurs le choisissent évidemment de cette couleur pour ne pas le perdre de vue. La teinte immaculée de sa robe frappant l'œil leur est une garantie de sécurité. Et il faut voir comment ils ont soin de leur petit éclaireur. Il n'y en a pas un seul qui s'aviserait de lui faire du mal. Ils ont trop d'esprit pour ne pas comprendre qu'ils seraient les premiers à en pâtir.

Le plus vorace, le requin, préférerait en cas de fringale avaler du bois, des bouteilles vides, de la ferraille, que de toucher à son pilote. Et voilà ce dont l'homme n'est pas non plus capable. Une fois mis en appétit, il vous dévorera tout, n'épargnant même pas sa famille. Nous en avons eu, hélas ! maintes preuves dans l'histoire.

Orgueilleux et têtu, comme tout être borné, l'homme écoute rarement la voix de la raison, démolissant à coup de boutoir quiconque pourrait s'en trouver l'interprète. Vous voyez Annibal à sa porte, gardez vous de l'en prévenir. S'il lui prend la fantaisie de n'y apercevoir aucun danger, malheur à l'imprudent qui le lui signale. Il saura bien vite ce qu'il lui en coûte.

On prétend, et des gens se disant renseignés, que dans certaine partie du monde, avant certaine catastrophe, facile à prévoir, — on voyait venir de loin, — on accueillait comme des chiens dans un jeu de quilles, tous les Catons lançant, en avertissement, leur : *Delenda Carthago!*

On se bouchait les oreilles pour ne rien entendre. Et pour mieux assourdir la voix de ces gêneurs, on chahutait au son des lampions, renforcé de Matchitch, de Tango et de Viens Poupoule.

Inutile d'ajouter, hâtons-nous de le dire, que cette partie du monde n'était nullement l'Europe.

En Europe, sachez-le, il n'y a ni orgueilleux ni têtus et pour cause : il n'y a pas de gens bornés. L'Européen, quand il s'y met, ne connaît de borne à rien ; seulement il faut qu'il s'y mette. Ainsi la guerre, il n'en voulait pas et n'en voulait pas il ne pouvait y croire. Mais quand elle arriva, il fallut bien s'y mettre et vous voyez comme cela marche, cela va comme sur des roulettes. C'est une preuve qu'on s'y entend.

Parbleu ! N'est-ce pas en Europe qu'il ya une Entente ? Alors n'est-il pas tout naturel de s'y entendre partout, en tout et à tout ? On s'y entend particulièrement à suivre la voix de la raison. Aussi il faut voir comme tout en Europe est bien pesé, calculé, suffisamment réfléchi... Aucune décision n'y est prise, avant d'avoir été discutée à l'infini. Par conséquent, tout ce qu'on y fait, tout ce qu'on y dit, ne peut être que sensé, ayant été à ce point raisonné. On n'y parle pas étourdiment à tort et à travers.

Ce n'est pas en Europe qu'on pourrait trouver



THADÉE KOŚCIUSZKO

(Par Jan Styka.)

etc., il suffit de jeter un coup d'œil dans l'eau.

Dans les ondes limpides de l'Océan, sous les rayons d'un soleil tropical, on aperçoit tout un monde de créatures que l'homme s'obstine à déclarer inférieures à lui et qui, cependant, unissent en elles ces trois qualités indispensables à tout sage : le bon sens, la discrétion et le sang-froid.

La Providence, qui sait ce qu'elle fait, a placé ces qualités au bon endroit, dans l'eau de mer. Nul n'ignore que le sel est l'emblème de la sagesse. C'est même pour cela que là où il y en a, la carpe, symbole de la bêtise, ne pourrait exister. Y trouvant la vie trop amère, elle recherche de préférence des courants plus doux.

Quiconque a navigué dans les eaux équatoriales a eu l'occasion d'observer le fait suivant : certains monstres marins, cétaqués ou squales, affligés d'une vue insuffisante, nullement en rapport avec leurs dimensions, ont la sagesse de ne pas trop se fier à leur propre jugement, en ce qui concerne la distinction d'objets quelque peu éloignés. Connaissant leur infirmité, ils s'en re-

quelqu'un capable de prétendre à pouvoir aisément et en un clin d'œil, réduire par la famine un camp retranché de plus d'un million de kilomètres carrés; agrandi dans la suite jusqu'à en avoir plus de trois millions et renfermant des terres, qui comptent parmi les plus fertiles: à sol d'alluvion richissime tels celui de Hongrie et du Banat, avec porte ouverte sur les terres noires de Roumanie, etc.

Ce n'est pas en Europe qu'on irait s'embarquer à l'aveuglette, sans en avoir étudié à fond tous les coins et recoins dans une galère en forme de vrai guépier. On ne met pas impunément la main dans ces endroits là, à moins de les avoir bien enfumés auparavant. Et encore faut-il savoir s'y prendre.

Ce n'est pas en Europe non plus qu'on pourrait ignorer la valeur réelle d'une devise. Les plus belles devises, si elles ne sont pas appliquées, auraient beau refléter le ciel, elles n'en seraient pas moins, à l'égal de bonnes intentions, capables tout au plus de paver l'enfer.

Enfin, ce n'est pas ici qu'on pourrait, par le temps qui court, hésiter encore à remettre en place, certaine pierre manquante à l'édifice européen et que Napoléon avoua lui-même, quoique un peu tard, en être la clef de voûte. Cette clef — dit-on — abandonnée, repoussée du pied, devint dans la suite, la pierre d'achoppement pour la paix mondiale... Mais chut! Taisez-vous! Méfiez-vous!... des oreilles amies vous écoutent et elles, paraît-il, ne veulent rien entendre!

Alors quoi d'étonnant s'il n'y a que les requins de bien renseignés, si en somme il n'y a qu'eux pour savoir reconnaître, les appréciant à leur valeur, les services de leur pilote!

JEAN TARNOWSKI.

## Le canard ruthène

Il commence à prendre des ailes et il va falloir aviser à les lui rogner. Voici que, parti des Carpates, il vient, probablement après une escale en Suisse sur le pignon de quelque officine boche, de s'abattre en Angleterre où le *Manchester Guardian* l'a recueilli. Et le *Manchester Guardian*, qui n'est pas sans rapports avec les milieux internationaux et qui ne s'est pas rallié très promptement, dit-on, à la cause de la guerre, va déclarant que les intérêts ruthènes méritent beaucoup d'attention et de sollicitude, qu'ils sont menacés gravement par l'extension prochaine de l'autonomie galicienne et que les Polonais, qui sont là-bas en forte majorité, n'ont cessé d'être des persécuteurs. « Aujourd'hui, affirme-t-il, l'Autriche veut donner aux Polonais, non seulement un gouvernement autonome, ce qui est honorable, mais le pouvoir d'opprimer d'autres nationalités. » (*Manch. G.*, 28 décembre.)

On lisait cela, tous les jours, dans les factums ukrainiens fabriqués à Vienne ou à Lwów. Le fait nouveau, le fait grave, est que de pareilles sornettes s'enhardissent, prennent du champ, traversent les espaces et viennent maintenant se fixer dans les honorables colonnes d'un organe sérieux et ultra-libéral d'Occident. Etant donné qu'on y connaît de la question ruthène si peu que rien, comment l'opinion des pays alliés peut-elle réagir contre l'intoxication, surtout si la drogue est administrée par des gens que l'on peut croire apparemment sans parti pris en cette affaire?

La mode est aux revendications nationales. Mode très belle, mais qui peut avoir ses abus, comme toutes les modes. Messieurs les Ruthènes abusent. Ils enflent non seulement la voix, mais les chiffres, faussent les statistiques et font à leur domaine ethnographique les annexions les plus fantaisistes. Ils affirment que le pays de Chelm est ruthène, et un de leurs récents manifestes prétend que c'est en pays ruthène que se déroulent actuellement en Orient à peu près toutes les opérations de guerre.

Ils veulent à tout prix être gros comme le bœuf polonais. Mais il faut qu'on sache en Occident que la population ruthène, d'ailleurs nulle-

ment antipathique, est une masse amorphe, une sorte de magma social qui devrait, tout de même, borner un peu ses prétentions et les mettre à la mesure de ses moyens.

On trouve là quelque chose comme 90 0/0 de paysans incultes, parfaitement étrangers aux affaires politiques et qui ne revendiquent qu'une vache et un cochon. Reste 1/10 d'individus plus ou moins frottés de culture, qui ont fait leurs premières armes dans le champ de la civilisation en cassant les vitres de l'Université polonaise de Lwów et qui ont applaudi des deux mains quand un des leurs assassina le gouverneur de Galicie. Avocats, journalistes, tribuns de canton, professionnels de meeting, voilà la poignée d'hommes qui se sont mis à faire du bruit et qui voudraient faire croire que la grande Ruthénie est le martyr des Polonais.

Ils s'entendent merveilleusement aux députations et aux manifestes, aux gestes de théâtre dans les congrès internationaux de peuples opprimés. Qu'on ne se prenne point à cette farce. Les Ruthènes veulent aller trop vite. Ils ne sont encore, pour l'instant, qu'un peuple en enfance, mais non pas une nation. Ils renferment peut-être beaucoup de possibilités, mais ils n'ont pas acquis le développement moyen qui seul peut fonder la prétention d'un peuple à créer lui-même ses destinées. Les intellectuels qui s'acharnent à les remuer sont des primaires, des parvenus un peu pressés de forcer les portes de l'histoire pour jouer leur rôle sur la scène. Ils oublient qu'ils ne représentent toujours, sur la masse ukrainienne inerte et fluide, que le mince encroûtement qui enveloppe les mondes en formation.

Comment se fait-il alors, dira-t-on, que ce peuple fasse si grand tapage, et que ses clameurs, où vous ne voyez que des vagissements, commencent à se faire entendre jusqu'à l'Europe occidentale?

C'est ici qu'il faut prendre garde à des faits malheureusement ignorés dans les pays qui auraient cependant un intérêt certain à les connaître. La « question ruthène » a été machinée de toutes pièces par les empires du Centre, et pas aujourd'hui, et pas hier, mais voici bien des années, au temps où le germanisme méditait et préparait minutieusement son grand coup contre la paix de l'Europe. Des révélations fameuses — mais non en France, ni en Angleterre, ni en Italie — ont été faites, pas longtemps avant la guerre, sur les accointances du pangermanisme avec les Ukrainiens. La sainte cause ukrainienne... passait à la caisse. L'âme nationale trouvait ses inspirations dans les coffres-forts de Berlin. Elle n'en a pas perdu le chemin.

L'Allemagne a trouvé de ce côté, parmi les agitateurs d'une population primitive et inconsciente, un précieux instrument de ses machinations mondiales. Elle a excité les revendications, précisé les aspirations confuses. En utilisant les éléments avancés, elle a précipité artificiellement, par des encouragements de « marks », l'évolution très lente d'une force encore élémentaire. Elle s'est appliquée tout spécialement à surexciter la haine contre les Polonais, en exploitant la jalousie naturelle du populaire ignorant à l'égard du possédant cultivé. Elle a bercé les imaginations du rêve d'une grande Ukraine restaurée qui jouerait son rôle comme aux temps lointains des Chmielnicki et des Mazeppa.

Et quand la guerre viendrait, on ferait sauter le fourneau de mine, on lèverait les masses ruthènes jusqu'au Dniepr, et l'on disloquerait ainsi tout le front méridional de la Russie. La mine une fois sautée, on occuperait l'entonnoir.

L'événement n'a pas répondu aux efforts et aux espérances des Germains. Les Ruthènes de Russie n'ont pas bougé, et même leur loyalisme

s'est purifié de tous les éléments de nationalisme radical qui avaient fini par s'y infiltrer.

Alors, on a cherché un autre emploi de la « question ruthène ». Il était prévu pour le cas où la combinaison première échouerait. Lorsque, après un an d'atermoiements et de chicanes avec le partenaire autrichien, l'Allemagne s'est enfin décidée à octroyer aux Polonais du Royaume un répugnant simulacre de liberté, elle a compris qu'il serait dangereux sans doute de laisser la Galicie les mains vides, cette Galicie qui avait donné les Légions. Ne voulant à aucun prix la rattacher au Royaume, obligée d'autre part d'étendre ses libertés, il lui fallait trouver un moyen de neutraliser ces concessions, de manière qu'elles n'excitent pas le nationalisme polonais et les velléités d'irréductibilité.

Ce moyen, elle l'avait sous la main. Elle a lâché la meute ruthène. Les farouches Ukrainiens lui serviront à saboter l'autonomie galicienne. Elle conciliera ainsi très heureusement l'avantage moral de conférer des libertés aux Polonais et l'avantage politique d'en rendre l'exercice impraticable. Elle délire solennellement les chaînes, mais elle donne un croc-en-jambe à l'affranchi.

Le Ruthène est là pour cette besogne. Il demande à cor et à cri que la Galicie soit coupée en deux zones, l'une aux Polonais, l'autre à lui. Il prétend que Stürgkh le lui a promis. Mais Körbera soutenu le contraire. Et la presse de Vienne s'en mêle, et, sous couleur d'informer et de préciser, embrouille les choses à souhait. Elle découvre en Galicie quatre « nationalités », car elle se rappelle subitement qu'il faut ajouter aux Polonais et aux Ruthènes les Israélites et les Allemands. Elle rassure les Ruthènes sur le futur statut d'autonomie, mais en s'y prenant de telle façon qu'elle précise leurs appréhensions.

Quelques-uns de ces malheureux y voient un peu clair maintenant, et sentent plus ou moins l'immense duperie dans laquelle on les a entraînés. Certains organes s'avisent que le germanisme n'est peut-être pas si généreux qu'on pouvait croire. Il est évident qu'à Berlin et à Vienne on fait assez bon marché de la « cause ruthène ». On enferme Polonais et Ruthènes dans le même sac, préparé depuis longtemps, et avec l'espoir qu'ils se dévoreront à souhait. Se trouvera-t-il là-bas assez de gens sensés pour comprendre qu'ils font un jeu de dupes, et qu'il est temps, pour le profit commun, de revenir à cette collaboration pacifique qui était, n'en déplaise au *Manchester Guardian*, dans les traditions de l'élément polonais incomparablement plus cultivé que l'élément ruthène?

Il serait lamentable, en tout cas, que l'opinion de l'Occident commençât à être victime d'illusions dont les Ruthènes paraissent eux-mêmes vouloir se libérer, et que le jugement sur ces intrigues vint à s'obscurcir à Paris et à Londres juste au moment où ils s'éclaire un peu à Cracovie et à Lwów.

L'affaire ruthène est une énorme mystification *made in Germany*. Elle a échoué contre la Russie. On la reprend contre la Pologne, tout simplement, c'est-à-dire encore et toujours contre les Alliés. Voilà ce qu'oublie le *Manchester Guardian*. Mais où puise-t-on ses informations à Manchester?

HENRI SIGISMOND.

La Pologne que vous voyez en lambeau et sanglante, muette, sans pouls ni souffle, elle vit... Et elle vit de plus en plus; toute sa vie, retirée de ses membres, portée à la tête et au cœur, n'en est que plus puissante.

Ce n'est pas tout. Elle vit seule dans le Nord, et nulle autre. La Russie ne vit pas.

JULES MICHELET. (*Légendes démocratiques du Nord*, éd. 54, p. 18.)

## La Montagne de Kosciuszko

à Polonia-sur-Loing.

Michelet, pour rendre hommage à la Pologne, écrivit sa *Légende de Kosciuszko* (1); il ne s'est pas trompé dans son choix : Kosciuszko, de tous les héros polonais, est celui qui incarne le mieux la grandeur de l'âme de sa patrie. Soldat-citoyen, il n'a vécu que pour elle ; il l'a portée et il l'a cultivée dans son cœur et dans son esprit ; il lui a consacré absolument tout : sa vie entière, son bonheur personnel, sa fortune ; et les sacrifices, si grands qu'ils soient, n'étaient pour lui que l'accomplissement d'un devoir. Aussi, sa mémoire est-elle vénérée entre toutes par ses compatriotes, aussi partout où il a passé, — en Russie, en Amérique, en France, en Suisse, — a-t-il laissé le souvenir de grandeur, — on pourrait dire, de majesté, — le souvenir de reconnaissance, car « éminemment bon » (2) il a fait partout, et envers tous, du bien.

Au début de cette année, au courant de laquelle sera célébré le centenaire de la mort du héros polonais, nous croyons opportun de rappeler quelques épisodes de sa vie en France, de même que la manifestation, vraiment touchante et particulièrement précieuse pour les rapports franco-polonais, qui fut organisée en son honneur, en 1836, par les habitants des environs de Fontainebleau, parmi lesquels Kosciuszko avait passé les dernières années de sa vie.

Rentré d'Amérique, Kosciuszko se lia avec M. de Zeltner, ministre plénipotentiaire de la République Helvétique auprès du gouvernement français, et alla habiter avec lui le château de Berville aux environs de Fontainebleau. Déjà sur le déclin de sa vie, fatigué du passé, pendant une quinzaine d'année, Kosciuszko s'occupa d'agriculture et répandit autour de lui de grands bienfaits, dont profitaient tous les habitants de la contrée. Simple, facilement accessible, malgré la médiocrité de sa fortune, il ne refusait jamais à personne ni secours ni protection. Dans l'espoir de pouvoir rentrer un jour en Pologne et afin d'améliorer le sort du paysan polonais, Kosciuszko s'est mis à apprendre le métier de sabotier, industrie inconnue en Pologne ; tous les jours il faisait un long trajet à pied pour aller s'enfermer chez son « professeur » et profiter de ses « leçons » dans la seule idée de pouvoir être utile aux pauvres de son pays.

Au château de Berville, il seconda son ami, de Zeltner, dans l'éducation et dans l'instruction de ses enfants. Plus tard, appelé au Congrès de Vienne, il amena avec lui le jeune Frantz de Zeltner, en qualité d'aide de camp. On sait que ce voyage de Kosciuszko, — le Congrès de Vienne terminé, — n'aboutit à rien ; ses dernières espérances déçues, Kosciuszko se décida à rentrer à Berville pour y finir paisiblement ses jours ; mais, arrêté pour quelque temps à Soleure en Suisse, propriété de Zeltner, il y mourut en octobre 1817.

Des nombreux souvenirs de la vie de Kosciuszko à Fontainebleau, rappelons encore celui-ci que relate Michelet (3) et qui concerne l'invasion de 1814 : « L'invasion barbare inonde nos campagnes. Les Cosaques se répandent partout. Les voilà à Fontainebleau. On montre encore dans la forêt la caverne, où se réfugiaient les femmes tremblan-

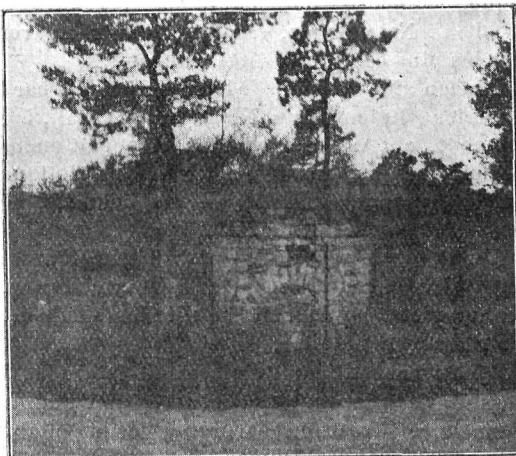
(1) « La France offre à la Pologne, en gage d'une amitié plus forte que le destin, le portrait religieusement fidèle d'un homme cher à toutes deux, d'un des hommes les meilleurs qui aient honoré la nature humaine. » (JULES MICHELET : *Pologne et Russie, légende de Kosciuszko*. Paris, Librairie nouvelle, 1852, p. 5).

(2) Michelet.

(3) MICHELET : *Pologne et Russie, loc. cit.*, p. 99.

tes (1). Ces désastres brisaient le cœur de Kosciuszko, il ne put les supporter. Il va sans armes devant les pillards ; il les trouve qui s'amuse à brûler les malheureuses chaumières d'un village inoffensif. Il fond sur eux hardiment et, saisissant sur plusieurs l'uniforme polonais : « Malheureux ! Quand je commandais de vrais Polonais, pas un ne pensait au pillage !... — Et qui donc es-tu, toi qui parles ? disaient-ils, le sabre levé. — Le général Kosciuszko. » — Voilà des hommes terrassés... Ils se mettent à éteindre l'incendie qu'ils ont allumé. Les Russes viennent de toutes parts en pèlerinage à la maison de Kosciuszko, en tête Phetman des Cosaques, le vieux Platow, qui ne se rappela jamais cette entrevue sans que ses yeux ne fussent humectés de larmes ».

Après la mort de Kosciuszko, qui a suivi de près celle de M<sup>me</sup> de Zeltner, le ministre plénipotentiaire quitte Berville et rentre à Soleure, en Suisse ; mais, son fils, marié en France, y reste et s'établit non loin du château de Berville ; en continuant la tradition de son père et celle de Kosciuszko, il chercha à créer dans le pays, qui s'appauvriissait, une nouvelle industrie. En 1831, envoyé en mission à Varsovie, par le Comité



franco-polonais de Paris, il prit part à l'insurrection aux côtés du général Rybinski, gagna le grade de colonel et la Croix du Mérite militaire, mais au siège de Varsovie, perdit l'usage d'une jambe ; avec l'émigration polonaise, il revint en France au milieu de ses anciens amis des environs de Fontainebleau (2).

C'est alors que les habitants de Montigny, de Sorgues, de la Genevraie, d'Episy et d'autres communes d'alentour qui tous avaient profité des bienfaits de la famille de Zeltner et de Kosciuszko, se sont cotisés pour offrir à Frantz de Zeltner, infirme, le jour de sa fête, un cheval, ce qui lui permettrait de se distraire un peu, et de faire des promenades dans la forêt. « Le 2 octobre, le cheval fut amené en triomphe par une foule innombrable, précédée d'une brillante musique. Cette députation fut reçue avec une vive émotion, et M. de Zeltner promit, pour le dimanche suivant, une petite fête (3).

(1) Lors de notre pèlerinage, en 1906, à Berville et à Montigny, on nous a montré ces cavernes (nous en avons rendu compte dans la *Tygodnik Ilustrowany*, année 1906, p. 386). Nous complétons les souvenirs de ce pèlerinage par les renseignements que donne le brochure : *Montagne de Kosciuszko, Monument élevé à la mémoire du héros polonais à Polonia-sur-Loing, commune de Montigny, près Fontainebleau, Paris, novembre 1836*.

(2) « Les ouvriers des communes de Montigny-sur-Loing et de la Genevraie (S.-et-M.) écrivirent, en 1831, au Comité franco-polonais de Paris pour le prier de faire passer en Pologne la valeur d'un mille de pavés, fruit de leur pénible travail, en exprimant de la manière la plus touchante, leurs vœux pour le succès de ses armées. » (*Montagne de Kosciuszko*.)

(3) *Montagne de Kosciuszko*. En 1906, nous avons pu causer à Montigny-sur-Loing, avec la « Mère Paillard », quatre-vingt-onze ans, et avec le « père Prienz », quatre-vingts ans, qui, tout en se contredisant, se rappelaient très bien de cette cérémonie. Le petit cheval gris, offert à

Le jour de cette fête, — qui fut une fête du pays, — Zeltner proposa d'élever, à l'entrée de la forêt de Fontainebleau, une *montagne de Kosciuszko* pareille à celle qui se trouve à Cracovie. Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme. Voici la description de cette journée mémorable : « A dix heures les habitants de Montigny, de Sorgues, de la Genevraie, d'Episy et des communes avoisinantes arrivèrent à l'habitation de M. de Zeltner, où la musique de la Garde Nationale de Moret s'était réunie : des coulevrines prêtées par cette ville annoncèrent le départ du cortège qui se composait d'hommes, de femmes et d'enfants portant avec eux des pioches, des pelles, des brouettes, des paniers : le trajet se fit au son de la musique qui accompagna aussi le travail. M. de Zeltner avait préparé la base de la montagne, et creusé un caveau destiné à devenir une chapelle, tracé et planté des allées tout autour. Ce travail si joyeusement fait, et en habits de fêtes par des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants, était un spectacle bien nouveau et vraiment difficile à décrire. Des dames des environs étaient venues, et, comme M<sup>me</sup> de Zeltner, elles ont voulu porter leur panier de terre. A l'occasion de cette cérémonie, plusieurs discours ont été prononcés par M. Hageau, ingénieur... ; M. Jeanty, notaire à Montigny-sur-Loing, M. le colonel Frantz de Zeltner, M. Czyski, polonais, etc... Puis, toujours au son de la musique et au bruit des coulevrines, on se réunit à la salle du banquet promis par M. de Zeltner, qui y assista avec tous les maires de la commune et les principaux habitants. De nombreux toast furent portés, le dernier fut suivi de différents jeux, de courses et enfin un bal, où l'on comptait plus de six cents personnes ; des marchands forains avaient établi leurs échoppes, et l'on ne saurait croire combien cette musique, ces danses, ces jeux tranchaient d'une manière bizarre avec ces sévères et lugubres roches, au pied desquelles s'élève la *montagne de Kosciuszko*, et dont jamais le bruit d'une fête n'était encore venu troubler le calme et le silence (1).

Cette fête devait avoir lieu tous les ans ; tous les ans, le jour de l'anniversaire, les habitants du pays devaient travailler gratuitement à élever la « Montagne ». D'abord, des obstacles d'ordre politique ont empêché à ce que ce projet fût suivi ; l'oubli vint après. Nous ignorons, — et il nous a été impossible de nous renseigner à ce sujet, — combien de temps la « Montagne » et la chapelle furent soignées par les habitants du pays. En 1906, lorsque nous les avons visitées, le terrain, où se trouve ce monument, appartenait à un épicier de Montigny-sur-Loing ; la voûte de la cave-chapelle avait cédé, des arbres, d'âge assez respectable, poussaient sur la « Montagne » ; le monument disparaissait de plus en plus. Mais nous avons pu constater, avec joie, que si le souvenir matériel de Kosciuszko était condamné à s'effacer complètement, le souvenir moral existait toujours et se perpétuait de génération en génération.

Nous avons essayé, après notre pèlerinage de 1906, d'intéresser à ce précieux souvenir franco-polonais certains de nos compatriotes ; mais, faute d'énergie de notre part, — ce de quoi nous faisons à cette place amende honorable, — nous n'avons pas réussi. Espérons, qu'en cette année 1917, centième anniversaire de la mort du héros polonais, nous arriverons à élever un monument durable à la mémoire du général, et qu'au mois d'octobre de cette année, nous irons tous, — Polonais et Français — amis de la Pologne, — à Fontainebleau pour inaugurer

Frantz de Zeltner, fut acheté au « père Moretot ». Le vieux du pays, en parlant de Kosciuszko, le nommaient toujours le *Prince Kosciuszko*.

(1) *Montagne de Kosciuszko*.

une « Montagne » de Kosciuszko, qui fixera pour « les siècles des siècles » le souvenir de son séjour dans ce pays.

CASIMIR DE WOZNICKI.

## Propos d'un vieil émigré

VII

On a beau dire, la Pologne est plus forte, plus redoutable qu'on le suppose au premier abord. Il a fallu les armées réunies de trois grandes puissances pour la démembrer. Pendant de longues années on a déployé des efforts inouïs pour la maîtriser, pour étouffer en elle la moindre velléité d'indépendance. Et l'on n'y a pas réussi.

Aujourd'hui elle reparait plus vivante que jamais. Les années d'oppression et de régime exceptionnel ne l'ont pas abattue. Elle sait qu'elle marche à la délivrance et elle salue le front haut l'aurore de la liberté.

Que n'ont seulement pas fait ses ennemis pour éloigner et retarder cet instant auquel la Pologne aspire avec tant d'impatience !

Qui se serait douté que les Allemands soient allés chercher jusqu'en Sibérie un instrument docile de leur haine contre la Pologne ?

Ils l'y ont trouvé dans la personne du fameux pseudo-moine Raspoutine dont les journaux viennent de nous apprendre la mort. Car cet aventurier, à l'heure où sa puissance occulte était plus forte que jamais, a joué un rôle néfaste pour la Pologne.

Qu'on se rappelle les derniers jours de juillet 1916, où toute la presse russe annonçait, comme imminente, la proclamation par la Russie et les Alliés d'un acte relatif à la Pologne. C'était une chose décidée, tous les malentendus allaient être écartés, tous les faux bruits que les Allemands répandaient sur les intentions et les hésitations de la diplomatie alliée allaient recevoir un démenti formel et, une fois pour toutes, la question allait être tranchée. On annonçait même la date où cet acte allait être promulgué. Et subitement, il se produisit un coup de théâtre inattendu. Le ministre Sazonov, qui avait pris en mains la question polonaise, fut destitué et, avec lui, sa solution fut remise ad calendas græcas. On sait aujourd'hui, où s'abritait le mystérieux ressort qui déjoua en ce moment décisifs les plans de l'Entente.

C'est dans l'antichambre du Cagliostro sibérien que M. Sturmer, promu aux fonctions de ministre des affaires étrangères, reçut le mandat de détruire tout ce qui avait été fait par son prédécesseur pour la solution de la question polonaise.

Raspoutine, hier encore paysan crasseux, errant de porte en porte à la quête d'un morceau de pain, avait apporté à Pétrograd dans sa besace de pèlerin de quoi révolutionner tout le grand monde des hautes sphères.

Son mysticisme extravagant, pimenté, comme le disait récemment dans Paris-Midi M. Maurice Waleffe, d'une luxure féroce, eut un succès fou parmi les grandes dames de la société. C'est par elles qu'il pénétra partout. C'est par elles qu'il eut ses entrées là où les personnages les plus haut placés n'étaient pas admis.

Tous les ministres durent passer par son antichambre, s'écriait à la réouverture de la Douma le député Milioukov, au cours du réquisitoire terrible qu'il prononça contre Sturmer et ses menées germanophiles. Hélas ! c'était la haine de la Pologne que l'aventurier distillait dans le venin allemand qu'il infiltrait à ses protégés.

Où aurait-il pu la puiser sinon dans les indications des agents de l'Allemagne qui surent se l'attacher ? Savait-il encore hier ce moujik crasseux qu'il existait une Pologne ? Se rendait-il compte du rôle que pouvait jouer la question polonaise ? Pas le moins du monde. Maître des destinées de tant de personnages haut placés, il n'était

lui-même qu'un instrument docile entre les mains de l'intrigue germanophile. Alors qu'il dictait à un futur ministre ses instructions, caché derrière un rideau épais, un agent du Kaiser lui soufflait les paroles qu'avec emphase il débitait à son nouvel adepte. Quel bienfait pour l'humanité que la suppression de cet être néfaste ! Si la Russie vient de pousser un soupir de soulagement, la Pologne voit un obstacle de moins à son rétablissement.

UN VIEIL ÉMIGRÉ.

## « La Vieille Pologne » et Gérard de Nerval

Parmi les nombreux hommages que notre école romantique française a rendus à la Pologne, il en est un particulièrement curieux, tant à cause de sa valeur documentaire que de la personnalité de ses auteurs.

C'est une publication sortie des presses de Firmin-Didot et qui parut, en 1833, sous le titre :

*La Vieille Pologne*, album historique et poétique, composé de chants et légendes de M. J. U. NIEMCEVICZ, traduits et mis en vers par les plus célèbres poètes français.

Ancien aide de camp de Kosciuszko, le « barde guerrier » Julien Ursin Niemcewicz vivait, à ce moment, en Angleterre ; de là, il lançait encore parfois quelques-uns de ces hymnes patriotiques où il évoquait, pour ses frères polonais, les phases glorieuses de leur histoire.

Un Polonais réfugié à Paris, Charles Forster, eut l'idée de réunir ces chants d'un exilé « qui dit aux rochers et aux âpres solitudes combien il chérit sa terre natale ».

L'édition se fit par livraisons in-4° ornées de dessins dans le goût de l'époque ; une quarantaine de ces livraisons parurent avec la collaboration d'Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Emile Deschamps, Frédéric Soulié, Jules Lacroix, Anaïs Ségalas, Desbordes-Valmore, etc.

La notice du poème consacré à Stanislas Zolkiewski indique que ces strophes sont les dernières qu'ait composées Elisa Mercœur : « Elles étaient à peine achevées quand la mort vint la frapper dans les bras de sa mère. »

Une autre curiosité se trouve dans ce recueil. La cinquième livraison contient un *chant historique* à la gloire de Boleslas I<sup>er</sup> et « mis en vers par M. Gérard ».

On pourrait se demander aujourd'hui ce qu'était M. Gérard si les biographes du poète de Sylvie n'avaient pris soin de nous indiquer que Gérard de Nerval se contentait souvent alors (il avait 25 ans) de jeter cette simple signature au bas de ses manuscrits. C'est en effet sous le nom de Gérard que parurent les « *Élégies nationales et Satires politiques* », « *Napoléon et Talma* », « *l'Académie ou les membres introuvables* », et même la première édition de la traduction de *Faust*.

Au surplus, la seule facture du poème, sa cadence, le charme de son rythme, suffiraient à renseigner le lecteur.

Nous publions ci-dessous quelques strophes de ce *Chant historique* qui, à notre connaissance, ne figure point dans les Œuvres complètes de Gérard de Nerval.

LÉON DEFFOUX.

### Chant historique

Mis en vers français par M. GÉRARD.

Celui qui le premier vers la foi dirigea  
Les âmes de son peuple, à l'erreur destinées,  
Miécyslas le vieux, plein de gloire et d'années,  
Dans la tombe des Piast était couché déjà.

Instruit par des guerriers de haute renommée,  
Terrible aux étrangers, aux siens bon et loyal,  
Boleslas réunit à son titre royal  
Le surnom de Vaillant que lui donna l'armée.

A peine régnait-il, qu'au milieu de l'hiver  
Sur les terres de Lech, le Bohémien s'élança ;  
Il surprind et détruit les villes sans défense,  
Et des champs cultivés, fait un vaste désert.

Comme un lion sanglant étreint son adversaire,  
Et dévore le corps quand il l'a mis à bas,  
De même Boleslas, vainqueur dans les combats  
Asservit encore Prague et la Bohême entière.

Cependant Swientopelk, par Yaroslaf son frère  
Exilé de Kiow, sans soldats, sans abri,  
Vient se jeter aux pieds de Boleslas Chrobry,  
L'implore pour sa cause et l'excite à la guerre.

A sa voix, Boleslas, aussi brave qu'humain,  
Réunit dans un camp et range son armée,  
Et déjà l'aigle blanche, à vaincre accoutumée,  
S'agite sur les rangs et montre le chemin.

Ce fut un puissant roi, qui fit si fermement  
Rendre justice à tous et respecter ses ordres,  
Que, dans ce temps rempli de guerre et de  
[désordres,  
Le pauvre cultivait son champ paisiblement.

Et quand la mort mit fin à son règne prospère,  
Comme il avait tout fait pour la gloire et  
[l'honneur  
Et répandu sur tous abondance et bonheur,  
Le peuple polonais le pleura comme un père.

Une page d'histoire politico-religieuse

## L'AFFAIRE DE THORN

16 juillet 1724

« Ce qui s'est passé à Thorn, il y a environ « deux ans, mérite une attention d'autant plus « grande que non seulement il en peut naître « de grands troubles au préjudice de la religion, « mais que même cette fameuse affaire peut de- « venir un jour le prétexte dont les différentes « puissances voisines de la Pologne se servi- « raient pour couvrir des vues d'ambition et « pour porter cette couronne à prendre des « engagements conformes à leurs projets par- « ticuliers. L'on n'a que trop remarqué, en « cette occasion, combien il faut peu de chose « pour porter aux plus grandes extrémités un « peuple que l'esprit ou le prétexte de la reli- « gion anime... »

« Des jugements aussi sévères que le juge- « ment assessorial, tout justes qu'ils puissent « être, produisent cependant toujours de la com- « passion pour ceux contre qui on a prononcé « et de la fureur contre ceux qui sont les au- « teurs de la punition. Toutes les Puissances « protestantes sollicitées par leurs frères en « Pologne, ont cru devoir aller à leur secours... »

« Dès les premiers mouvements que les « princes protestants se donnèrent en faveur « des protestants de Thorn, ils demandèrent à « Sa Majesté de vouloir bien comme garantie « du traité d'Oliva, joindre ses instances aux « leurs. Sa Majesté crut devoir suspendre toutes « démarches d'éclat, non qu'Elle ne fût résolue « à soutenir ses garanties lorsqu'il en serait ques- « tion. Mais d'un côté, Elle considérait que les « protestants ne rapportaient aucune raison qui « démontrât les contraventions faites au traité « d'Oliva assez clairement pour pouvoir en « demander la réparation ; que même, ils évi- « taient d'entrer dans aucuns détails sur ce « point. De l'autre, Elle voyait que le juge- « ment assessorial paraissait avoir été rendu « selon les formes juridiques... Que les juges « qui avaient été appelés dans l'Affaire ayant « été tirés de nous les ordres du Royaume de « Pologne, toute la République croirait sa li- « berté et ses privilèges intéressés à soutenir « ce jugement. Enfin une infinité d'écrits, plu-

« sieurs mêmes formés par des personnes autorisées, établissaient que ce qui s'était fait ne regardait absolument que la police intérieure du Royaume de Pologne... »

« Dans cette situation, Sa Majesté jugea qu'il ne suffisait pas de s'abstenir de sa part de toute démarche qui pût aliéner les Polonais; Elle crut même qu'il était important de travailler à calmer l'extrême vivacité de la Cour de Hanovre et de celle de Berlin. Ce fut dans cet esprit qu'Elle envoya des ordres au Comte de Broglie, son ambassadeur près du Roi de la Grande-Bretagne, et qu'Elle en donna de pareils au Comte de Rotenbourg, lorsqu'après la dissolution du Congrès de Cambrai, il partit pour se rendre à Berlin. Sa Majesté craignait avec fondement qu'en menaçant les Polonais et en leur faisant craindre une guerre, dans le centre de leur pays, la Cour de Saxe ne se servit avec avantage de cette circonstance pour faire consentir les Polonais à recevoir, sous le prétexte de leur défense, des troupes étrangères et particulièrement des troupes impériales. Il était aisé d'imaginer que ce premier succès des vues favorites de la Cour de Saxe aurait successivement asservi la République de Pologne aux intérêts de la Cour de Vienne... »

« Comme le départ du Sieur Abbé de Livry paraît aux yeux des Alliés de Sa Majesté être uniquement la suite des stipulations portées par le 1<sup>er</sup> article séparé du traité de Hanovre (1), le Roi de la Grande-Bretagne et le Roi de Prusse semblent espérer que dès les premiers temps de l'arrivée de l'ambassadeur de Sa Majesté à Varsovie, il fera quelques démarches par rapport à la situation présente des protestants en Pologne... Il faudra qu'il fasse connaître, en général, après qu'il aura eu les premières audiences du Roi et du Sénat de Pologne, que Sa Majesté s'intéressant particulièrement au bonheur et à la tranquillité du Royaume, Elle n'a pu voir sans une extrême douleur que l'Affaire de Thorn et ce qui s'en était suivi ait paru donner lieu à des semences de division qui pourraient avoir de grandes suites, principalement par le nombre des puissances qui se croient obligées d'y

« prendre part, soit pour l'intérêt de la religion en général, soit pour raison d'engagements antérieurs... »

Après avoir ainsi ému le monde diplomatique, l'Affaire de Thorn passa, pour me servir d'une heureuse expression de Jarochowski, des *Serviettes Ministérielles* dans la presse. Brochures, journaux, ouvrages d'histoire, traitèrent cette question en se plaçant, comme toujours d'ailleurs,

de Grande-Bretagne et de Prusse pour solliciter d'eux une entente commune en vue de faire reviser le jugement assessorial de Varsovie. On ne peut citer chacune de ces lettres qui ne sont d'ailleurs qu'une répétition de celle qu'il avait adressée en 1726 à Charles VI (1) Empereur d'Allemagne et dont les sentiments qui s'y trouvent honorent le Roi de Suède. En voici les passages principaux; il a paru préférable de les mettre sous les yeux de nos lecteurs à cette place même sans tenir compte de l'ordre chronologique :

« La souveraine équité de Votre Majesté nous donne la ferme confiance qu'Elle ne peut suivre dans cette occasion d'autres principes que ceux qui tendent à imposer la contrainte des consciences auxquelles il n'y a que Dieu seul qui puisse commander et à établir et assurer les droits tant sacrés que profanes. Ce qui ajouté à notre espérance, c'est que l'auguste père de Votre Majesté a été l'une des parties contractantes du traité d'Oliva qui a rétabli et assuré la liberté de la religion des Evangéliques en Pologne. C'est ce qui nous permet encore moins de douter que Votre Majesté veuille employer sa puissante médiation, conjointement avec nous, à faire annuler la sentence du jugement assessorial de Varsovie et à faire renvoyer tout le procès par-devant un tribunal juste, équitable et impartial.

« Nous ne pouvons envisager qu'avec une douleur extrême le triste état des Protestants Unis de communion religieuse avec nous, qui depuis quelques années sont exposés à de grandes misères, oppressions et calamités tant dans le Palatinat qu'en divers autres endroits de l'Allemagne. Nous ne pouvons non plus, sans une extrême douleur, faire attention à la dure condition à laquelle sont réduits en Pologne ceux qui professent une même religion avec nous, étant continuellement exposés à de nouveaux tourments et menacés des plus grands dangers, sans parler de la cruelle et horrible sentence rendue et exécutée contre ceux de Thorn, de crainte que nous n'excitions de nouveaux sentiments de douleur. Ce pendant nous ne pouvons nous dispenser de déplorer le sort de ceux qui ont été décapités

« pour la faute que d'autres avaient commise. « ... Cet état déplorable de ceux qui sont étroitement unis avec nous par les liens de la religion nous a porté conjointement avec d'autres princes à demander l'assistance de Votre Majesté pour obtenir une sûreté équitable et conforme aux conventions des traités, aux constitutions et aux lois avec la liberté de conscience en faveur des Protestants tant dans l'empire germanique que dans le Royaume de Pologne, comme un remède efficace et nécessaire pour prévenir les maux qui proviendraient de l'excès



LE RUBIS  
(Pologne)

(peint par Parris, lithographié par Desmains; fait partie d'une série d'estampes dans laquelle chaque nation est représentée sous le symbole d'une pierre précieuse).

(1) Le traité de Hanovre avait été signé, le 3 septembre 1725, entre la Grande-Bretagne, la France et la Prusse. L'article 1<sup>er</sup> était un premier article séparé ainsi conçu : « Comme l'Affaire arrivée dernièrement dans la ville de Thorn et ce qui s'en est suivi, ont alarmé plusieurs princes des Etats qui craignent qu'au préjudice du traité d'Oliva, il n'arrive à cette occasion des troubles non seulement dans la Pologne, mais aussi dans les pays voisins. Leurs Majestés Britannique très Chrétienne et Prussienne qui, comme garantes du susdit traité d'Oliva, sont intéressées à ce qu'il soit maintenu et observé dans toute son étendue, s'engagent d'employer leurs offices le plus efficacement qu'Elles pourront, pour faire réparer ce qui aurait pu être fait de contraire au dit traité d'Oliva et pour cet effet, Leurs dites Majestés s'instruiront de concert par leurs Ministres, en Pologne, des infractions qui auraient pu être faites au dit traité et des moyens d'y remédier d'une manière qui assure entièrement la tranquillité publique contre les dangers auxquels elle serait exposée si un traité aussi solennel que celui d'Oliva souffrait quelque atteinte (F. RGES.) »

à des points de vue souvent diamétralement opposés.

En l'année 1752, l'affaire de Thorn déjà vieille de près de trente ans n'est pas encore classée et donne lieu à un échange de lettres diplomatiques.

A la date du 7 janvier de cette année 1752, le Roi Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup> écrivait de Berlin à l'Impératrice Elisabeth :

« Votre Majesté Impériale doit être assurée de notre concours et de celui des autres Puissances Evangéliques qui se joindront à nous pour seconder avec zèle les efforts de Votre Majesté et dans toute occasion nous rendrons service à notre tour aux Eglises grecques en Pologne par estime et par affection pour Votre Majesté »

Le 26 janvier de cette même année, le Roi de Suède Adolphe-Frédéric écrivait aux Rois de France,

(1) Charles VI, deuxième fils de l'Empereur Léopold I<sup>er</sup>, né en 1685, mort en 1740. Nommé empereur d'Allemagne en 1711. A l'occasion de l'élection du Roi de Pologne, en 1733, il favorisa Frédéric-Auguste, le soutenant, les armes à la main, contre Stanislas, le candidat de la France.

Vient de paraître notre numéro album :

## POLONIA-NOËL

consacré à la France et à la Pologne à travers les siècles.

Cet album forme un volume in-quarto Jésus de 84 pages, richement illustré et contient notamment, entre autres essais et études. — Une introduction de M. Paul Deschanel, Président de la Chambre des Députés; — France et Pologne au moyen âge, d'Henri Sigismond; Les Capétiens sur le trône de Pologne, d'Alexandre Schurr; — Ronsard et Kochanowski, de Casimir de Woźnicki; — Le duc d'Anjou Henri III de Pologne, d'après Noailles, par A. S.; — Pour la Pologne, d'André Lebey, député, membre de la Commission des Affaires Extérieures; — Les amis de la Pologne, de Charles Dupuy, sénateur de la Haute-Loire, ancien Président du Conseil des Ministres et de la Chambre des Députés; — Jean le Grain (Jan Ziarnko), d'Antoni Potocki; — France et Pologne, de W. Lutoslawski; — Un voyage princier au XVII<sup>e</sup> siècle, de Valentine de Puthod; — Les limites du possible, d'Yves Guyot, ancien ministre; — L'union indivisible de la Pologne, d'Henri Welschinger, membre de l'Institut; — Pour la cause de Stanislas Leszczyński, de Georges Lacour-Gayet, membre de l'Institut; — La reine Marie Leszczyńska, de Pierre de Nolhac, conservateur du Musée de Versailles; — Stanislas Leszczyński, Bienfaiteur de la Lorraine, de la princesse Théodore de Bauffremont; — Dumouriez en Pologne, d'Arthur Chuquet, membre de l'Institut; — La Pologne et la Révolution, de Georges Bienaimé; — La Pologne et les sympathies des Alliés, de Louis Martin, sénateur du Var; — Louis XVIII, bourgeois de Varsovie, de Victor Joze; — Les Polonais dans l'armée de Napoléon I<sup>er</sup>, d'Edouard Driault, directeur de la « Revue des Etudes Napoléoniennes », Président du Comité Michelet; — La Pologne dans la civilisation latine, de Marius Leblond; — Le duché de Varsovie, d'Edouard Driault; — Napoléon I<sup>er</sup> et les Allemands, d'Albert Cim; — Les nations sœurs, de John Charpentier; — La France et les partages de la Pologne, de Paul de Nic; — Les Emigrations polonaises en France, de Venceslas Gasztowtt; — Un triumvirat franco-polonais au Collège de France, de Z.-L. Zaleski; — Chopin et la France, de Camille Le Senne; — Les malheurs de la Pologne, de Stéphane Pichon, sénateur, ancien Ministre des Affaires Etrangères; — La Prusse et la question polonaise en 1863, d'Antonin Debidour, professeur à la Sorbonne. —

Les exemplaires sont en vente à l'administration de la revue Polonia (3 bis, rue La Bruyère, Paris IX<sup>e</sup>) au prix de 5 francs, franco 5 fr. 60 — Il a été tiré cent exemplaires sur papier de luxe. Vingt seulement de ces exemplaires sont mis en vente à raison de 30 francs le numéro.

« de haine en matière de religion si l'on y persévérerait.

« Dieu a voulu se réserver inviolablement à Lui seul le droit et le pouvoir sur la conscience. La Religion seule ne peut être ni commandée ni forcée, et nulle violence faite au corps n'est capable d'arracher une persuasion dont on est prévenu et qui est imprimée dans l'esprit. Grand nombre d'exemples apprennent aussi combien les conseils violents ont peu fait de progrès en matière de religion et qu'ils ont plutôt procuré et attiré des maux et des calamités presque innombrables et la ruine des peuples. Comme V. M. n'ignore nullement toutes ces choses, nous La prions et La conjurons qu'après avoir mûrement considéré les justes plaintes des protestants, Elle veuille bien arrêter et faire cesser la cause du mal... Qu'il plaise aussi à V. M. par son intercession et sa recommandation auprès du Roi et des seigneurs de Pologne de vouloir détourner les violences, les menaces et les dangers à quoi sont exposés les non-conformistes en Pologne. »

On ne fera plus qu'une seule citation en reproduisant le passage suivant d'une lettre du Roi de Prusse Frédéric II adressée, non plus à un souverain politique, mais au roi des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, à Voltaire (1), après le premier partage de la Pologne :

« Thorn ne se trouve point compris dans le partage qui m'est échu de la Pologne (2). Je ne vengerai point le Massacre des Innocents dont les prêtres (jésuites) de cette ville ont à rougir; mais j'érigerai dans une petite ville de la Warmie un monument sur le tombeau du fameux Copernic (3) qui s'y trouve enterré. Croyez-moi, il vaut mieux, quand on le peut, récompenser que punir, rendre des hommages

(1) Le Solitaire de Sans-Souci.

(2) Thorn ne fut attribuée à la Prusse qu'en 1793, lors du deuxième démembrement de la Pologne.

(3) Nicolas Copernic, astronome célèbre, né à Thorn en 1475, mort en 1543. Condamné par le pape Paul III pour sa théorie du double mouvement des planètes sur elles-mêmes et autour du soleil. La ville de Varsovie lui a élevé une statue en 1829.

« au génie que venger des atrocités depuis longtemps commises. »

\*\*\*

Dans cette Affaire de Thorn, il y a tout un côté politique qu'il est temps maintenant de mettre en lumière.

En effet, pendant tout le règne d'Auguste II, on ne peut pas s'empêcher de remarquer combien les intérêts politiques du Roi précédemment Electeur de Saxe, se séparent radicalement des intérêts nationaux de la République. Toute l'histoire de cette période démontre que les ministres saxons du Roi de Pologne écartent systématiquement toutes les propositions des ministres polonais dont la fidélité aux intérêts véritables de la nation constituait, à leurs yeux, un obstacle à leurs intrigues. Ces manœuvres antinationales, les ministres d'origine saxonne en poursuivaient la réalisation par l'intermédiaire de diplomates improvisés plus ou moins ouvertement accrédités auprès de toutes les cours d'Europe. Il suffit de rappeler les noms de Mantuffell et de Flemming. Celui-ci, Jacques Henry comte de Flemming, né en 1667, d'une famille de Poméranie, passa au service de l'Electeur de Saxe et devint premier ministre de Frédéric-Auguste, proclamé roi de Pologne en 1697. Il jouissait de la plus grande influence auprès de son maître et se montrait habile politique et négociateur insinuant. Un de nos ambassadeurs en Pologne, le baron de Hooke, brigadier d'infanterie, envoyé extraordinaire près du Roi Auguste, en 1711, a porté sur le comte de Flemming le jugement suivant : « Flemming est une espèce de favori qui se mêle de tout. Il a le principal commandement dans l'armée du Roi Auguste. Il est d'un esprit vif et agissant, il affecte une franchise dont il n'est peut-être pas capable. Mais si on veut faire quelque chose avec le Roi Auguste, il faut que ce soit par son canal » (1).

Ces agents de la politique personnelle d'Auguste II, parmi lesquels on a le regret de trouver

(1) Archives des Affaires Etrangères. Pologne, t. CXXXII, folio 389.

aussi quelques Polonais de vieille souche tels que Przebendowski, grand trésorier de la Couronne, furent souvent chargés de négociations plus ou moins louches, mais importantes par la nature même des buts poursuivis. Les exemples de cette duplicité des ministres saxons d'Auguste II abondent : on en citera un qui suffira pleinement à illustrer leur mauvaise foi. En 1656, la République avait engagé pour la somme de 300.000 thalers, à l'Electeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, une petite ville située à 53 kilomètres sud-est de Dantzig, appelée Elbing. Elle s'était volontairement mise sous la protection du royaume de Pologne, dès l'année 1454.

(A suivre.)

ALFRED MELON.

## COMPLIMENT

à M. von Beseler  
pour le premier de l'An

Vous recommencez, Excellence, une nouvelle année de l'existence laborieuse que, depuis le mois d'août 1915, vous menez à Varsovie. Vous y êtes entré avec les troupes allemandes, alors que les armées russes, dépourvues du matériel nécessaire pour lutter contre les formidables engins dont disposait votre Kaiser, étaient obligées de battre en retraite.

Vous êtes arrivé en Pologne investi de pouvoirs étendus et chargé d'une mission importante. Allemand par excellence, le rôle que vous aviez à jouer consistait à masquer, sous la robe soyeuse du renard, l'armure bardée de fer et hérissée de bayonnettes encore toutes rouges de sang polonais, ces attributs inséparables de la puissance germanique.

Il s'agissait de faire croire aux Polonais que vous leur apportiez la délivrance, qu'ils allaient enfin jouir sous la domination allemande du bien-être et de la prospérité auxquels ils avaient droit après tant d'années d'oppression.

Vous réussites au début à vous acquitter adroitement de la mission dont vous étiez chargé. La date du 15 novembre 1915 restera pour longtemps mémorable dans les annales de votre séjour à l'ancien palais des rois de Pologne. Ce jour-là vous inaugurâtes l'université polonaise de Varsovie. Cédant, à vrai dire, au désir unanime du pays, désir qui petit à petit s'était transformé en nécessité, vous avez semblé vous intéresser sincèrement au développement intellectuel du Royaume de Pologne. Mais, les griffes du Teuton rapace ne tardèrent pas à se faire sentir sous la patte de velours que vous exhibiez à chaque occasion.

Souvenez vous, Excellence, des innombrables ordonnances qui achevèrent en quelques mois de ruiner complètement ce malheureux pays, déjà si éprouvé par une année de guerre. L'industrie polonaise, le commerce et les autres manifestations économiques de la vie nationale furent bientôt condamnées à disparaître pour faire place au régime de disette qu'en vrai conquérant vous avez su imposer.

Un tel état de choses ne pouvait durer trop longtemps. Il fallait de nouveau frapper un grand coup capable d'impressionner l'imagination douloureusement surexcitée du peuple polonais.

Aidé de quelques aventuriers dont la conscience dénuée de tous scrupules s'est vite pliée à vos exigences, vous avez habilement préparé un de ces bluffs qui font partie du répertoire des chancelleries allemandes.

Vous avez proclamé l'indépendance de la Pologne. Vous avez fait de ce pays, encore tout récemment rayé, par les soins de vos grands diplomates, du nombre des puissances européennes.

nes, le plus vaste, le plus étendu du monde puisque, selon votre propre aveu, il n'avait pas de frontières.

Vous avez voulu faire payer cher à la Pologne ce simulacre de liberté. Vous avez voulu imposer sur la tête d'un million de ses fils le casque allemand, cet insigne maudit de tant de fourberies, de tant d'atrocités. Vous avez patiemment attendu, sûr de l'effet produit, qu'ils viennent en masse s'enrôler dans vos rangs. Mais, malgré tous les efforts de vos lieutenants, malgré l'astucieuse propagande des comparses, le plan soigneusement élaboré a piteusement échoué.

Dans la capitale de la Pologne, sur un million environ d'habitants, il s'est trouvé à peine 70 malheureux qui se sont laissé prendre au piège que vous leur tendiez. Vous n'avez pas été plus heureux en province. Une centaine environ de gens naïfs ont répondu à votre appel. Au seuil de la troisième année de votre règne en Pologne, nous vous félicitons, Excellence, de ce beau résultat. L'astuce allemande, non moins que le tranchant du glaive teutonique, se sont émoussés. On ne vous croit plus. Tâchez de trouver autre chose au fond de votre sac. Tirez-en quelque hochet nouveau. Sinon l'édifice, si soigneusement élevé, menace sérieusement de s'écrouler et de vous entraîner dans sa chute en vous ensevelissant dans les décombres. Votre tâche est ingrate, Excellence! Ne serait-il pas plus prudent d'y renoncer, tant que la justice immanente n'aura pas fait expier à vous et à vos complices les crimes sans nombre dont vous vous êtes rendus coupables.

PAUL DE NIC.

• **Augmentation du prix de l'abonnement de « Polonia ».**

Vu le renchérissement du papier, des frais postaux et des dépenses administratives, nous nous voyons forcés d'augmenter le prix de l'abonnement à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1917.

*A Paris et dans les départements :*

3 mois . . . . .	4 fr.
6 mois . . . . .	8 fr.
1 an . . . . .	15 fr.
Le numéro . . . . .	0 fr. 35

*A l'étranger :*

1 an . . . . .	18 fr.
----------------	--------

**AGENCE POLONAISE DE PRESSE**

— **Difficultés et conflits à propos de la formation d'un Conseil d'Etat provisoire.**

Les autorités d'occupation dans le Royaume de Pologne et spécialement le général-gouverneur von Beseler, travaillent depuis plusieurs semaines à la mise en activité d'un Conseil d'Etat provisoire du Royaume. L'arrêté de M. von Beseler du 12 novembre, le premier concernant ce projet, se heurta à une opposition catégorique, même des partis qui en principe s'étaient placés sur le terrain de la proclamation austro-allemande. Cette opposition était motivée par le fait que l'arrêté avait été promulgué unilatéralement par le général-gouverneur allemand, sans la participation des autorités autrichiennes, et surtout parce que dans l'arrêté en question apparaissait l'intention de soumettre le Conseil d'Etat provisoire aux autorités d'occupation et par conséquent au gouvernement de Berlin.

En présence de cette opposition, le 6 décembre fut publié un nouvel arrêté, signé cette fois des deux généraux-gouverneurs, l'allemand et l'autrichien, et faisant d'importantes concessions en faveur des postulats des partis précités qui, sur ces entrefaites, avaient formé ce qu'ils ont appelé le *Conseil national*. Par cet arrêté l'initiative législative est reconnue au Conseil d'Etat provisoire projeté, qui, en outre, doit collaborer à la formation de l'armée polonaise. De plus, est réduit le rôle des représentants des

autorités d'occupation au Conseil d'Etat, lequel aura à choisir lui-même son Maréchal de la couronne (président).

Les partis du Conseil dit national, qui s'appuient sur la proclamation du 5 novembre, furent en général satisfaits de ces conditions. Toutefois, il importait aux autorités d'occupation, et en particulier au général von Beseler, que fissent partie du Conseil d'Etat des représentants non seulement d'une fraction, mais bien de la totalité des Polonais, sans en excepter ceux des *partis modérés* qui ont la prépondérance dans le pays et qui se sont unis dans le *Club politique des Partis*.

Ces partis politiques modérés étaient d'abord contraires à toute participation au Conseil d'Etat provisoire. Cependant — ainsi que nous l'apprend la presse polonaise — le communiqué du gouvernement russe du 15 novembre, réponse à la proclamation austro-allemande, où il n'est pas tenu compte des aspirations de la nation polonaise, leur a fait éprouver une amère déception. L'attitude des Etats occidentaux de l'Entente les a aussi déçus. Dans les dépêches des premiers ministres à M. Sturmer était, il est vrai, affirmé le postulat de l'unification des territoires polonais, proclamé que « l'union restaurée du peuple polonais constituera un élément primordial du futur équilibre européen » et reconnu par cela même le caractère international de la question polonaise. Toutefois, ces dépêches ne se sont pas nettement prononcées pour la constitution d'un Etat polonais. Sous l'influence de ces événements, le Club politique des Partis se décida à entrer au Conseil d'Etat provisoire, et à poser dès à présent les bases d'un Etat polonais, toutefois aux conditions suivantes : le Conseil d'Etat provisoire sera une institution exclusivement *civile-politique* et complètement *indépendant* dans ses décisions; il préparera les élections à la Diète, qui s'effectueront d'après les principes démocratiques; pour le moment la question, de la création des *cadres militaires* sera complètement *ajournée*, et soumise plus tard à la Diète. C'est dans cet esprit que fut votée une résolution à la fin de la première semaine de décembre.

Huit jours après, le 15 courant, à midi, le général-gouverneur von Beseler convoqua chez lui les représentants de tous les partis polonais, non seulement appartenant au camp du Conseil dit national, mais aussi du Club politique des Partis, et dans son allocution il s'éleva *contre l'attitude et la tactique adoptées par le Club politique des Partis*. Il dit que « la Pologne et non les Allemands avait besoin d'une armée », que « l'ajournement d'une question si importante aux décisions d'une Diète non actuelle et impossible en temps de guerre ne peut que nuire à la cause polonaise »; il invita « à abandonner ces prétentions et toute agitation menée dans cette voie » et demanda que dans un délai de 24 heures fût dressée la liste des membres du Conseil d'Etat.

A la suite de cette entrevue eurent lieu des pourparlers entre le Conseil national et le Club politique des Partis, lesquels malgré le terme fixé par le général von Beseler se prolongèrent jusqu'au soir du 17 décembre, et en définitive furent *rompus* : les délégués du Club politique des Partis quittèrent la séance. Alors les délégués du *Conseil national* établirent leur liste de candidats au Conseil d'Etat provisoire. Cependant cette liste fut *rejetée* par les autorités d'occupation. A la Noël, le Conseil d'Etat n'avait pas encore été formé. Le cours que depuis a pris l'affaire n'est pas encore connu.

Oui, il y a une Pologne possible entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, et cette Pologne sera un jour. Elle aura la Dwina et le Dnieper pour frontières du côté de la Russie; elle possédera le littoral de la Baltique, des bouches de la Dwina à celles de la Vistule, parce qu'il n'y a qu'une politique étroite, imprévoyante, aveugle, qui condamne un pays doué d'énergie et d'intelligence à vivre au milieu des terres, sans commerce, sans communication avec la mer. Il y a place pour la Pologne et pour la Prusse sur le littoral de la Baltique; la Russie, avec les golfes de Livonie et de Finlande, avec la mer Noire, est assez dans le commerce de l'Europe occidentale.

ARMAND CARREL. (Les articles d'Armand Carrel pour la Pologne. Librairie Dentu, 1862, p. 60-61.)

**REVUE DE LA PRESSE**

« Pourquoi M. Sturmer fut démissionnaire » du *Matin* (29 décembre) :

« Le discours du député Milioukoff qui a amené la retraite de M. Sturmer est publié maintenant par la presse russe. Il apporte des détails surprenants sur la propagande secrète pour une paix séparée, organisée par l'ex-président du Conseil en Suisse, en Italie, en France et en Russie.

« M. Sturmer avait des agents dans tous ces pays, des grandes dames qui tenaient salon et étaient en contact

avec les ambassadeurs de Russie en même temps qu'avec les représentants de l'Allemagne.

« La direction de cet « office pour la paix séparée » était confiée à un certain Manouilow, personnage louche, avant la guerre au service de l'ambassadeur d'Allemagne et de la police secrète de Petrograd.

« Détail piquant : ce secrétaire avait été arrêté, il y a quelques mois, sous l'accusation d'avoir encaissé de très gros pots-de-vin, mais il ne passa que vingt-quatre heures en prison. Le *Rousskoïe Slovo* nous apprend que si Manouilow a été relâché aussi vite et s'il a continué à exercer ses fonctions confidentielles, c'est qu'il partageait les pots-de-vin avec le président du Conseil!

« Sir Buchanan, ambassadeur d'Angleterre, avait connaissance de ces faits et c'est lui qui les communiqua à M. Milioukoff.

« On comprend maintenant le désappointement non dissimulé de la presse allemande le lendemain de la chute de M. Sturmer.

« C'est l'ambassadeur d'Angleterre qui a amené la retraite de Sturmer, écrivait à cette époque la *Gazette de Francfort*, et il s'est servi comme levier des partis libéraux de la Douma. »

M. le général Bourelly, dans la *Croix* du 27 décembre parle des enrôlements des Polonais du Royaume de Pologne :

« Dès aujourd'hui également, le recrutement par enrôlements volontaires de la nouvelle armée, qualifiée de « nationale » par M. de Bethmann-Hollweg, a commencé à faire place au recrutement forcé, auquel on ne devait recourir que si ces enrôlements ne procuraient pas les résultats satisfaisants qu'on en attendait. Il est, en outre, à remarquer que l'appel de recrues pour l'enrôlement est venu non d'un Comité polonais, mais directement des gouverneurs militaires de Varsovie et de Lublin. Jusqu'à présent, il paraît probable que les Polonais seront constitués en unités séparées sous le commandement d'officiers allemands et austro-hongrois. Les recrues rassemblées jusqu'ici ont été réparties dans 11 camps d'instruction — dont un à Varsovie — et placées sous la haute direction d'un général inspecteur. Les Allemands paraissent croire que l'organisation des troupes polonaises sera complète et qu'elles pourront entrer en campagne au printemps prochain; c'est à eux qu'incombera la tâche de les habiller, de les équiper et de leur fournir du matériel de guerre.

« Avant de se décider à constituer une armée polonaise, l'état-major allemand a dû se demander à quel chiffre s'élèveraient approximativement les effectifs qu'il pourrait réaliser. Un officier russe, qui a étudié la question et dont les calculs nous ont été communiqués, la résout de la manière suivante, en prenant pour base la population de la partie de la Pologne russe occupée par les Allemands. Il décompte ainsi cette population :

« Royaume de Pologne du Congrès de Vienne, 12.150.000 habitants.

« Provinces de Grodno et de Kovno moins deux districts, 5.000.000 habitants.

« Trois districts des provinces de Minsk, Novogrodek et Pinsk, et deux de Volhynie (Wladimir et Lück), 1.000.000 habitants.

« Courlande, 1.000.000 habitants.

« Total : 19.350 000 habitants.

« Il y a lieu de retrancher de ce total environ 3.000.000 d'habitants qui ont été poussés en Russie au moment de l'invasion allemande. Le chiffre précédent est ainsi ramené à 16.350.000 habitants.

« Le calculateur admet que d'une manière générale, dans les conditions ordinaires, on peut lever en Pologne 12 0/0 du nombre des habitants; on ne connaît pas au juste le chiffre du contingent prélevé par la Russie et suppose qu'il est compris entre 50/0 et 30/0 de la population; dans le premier cas, les Allemands trouveraient encore en Pologne russe 1.144.500 hommes aptes au service militaire, et dans le second, 1.471.500. Chacun de ces derniers chiffres doit être augmenté de 200.000 qui est approximativement celui des Polonais russes prisonniers des Allemands. On obtient ainsi, définitivement, les chiffres de 1.344.500 et de 1.671.500. »

**Novoïe Vremia :**

« Il faut convenir que, jusqu'à ce jour, les Polonais ont eu des raisons de se plaindre que la Russie et les Alliés aient omis de stimuler les esprits chancelants du peuple polonais.

« Toutefois, les paroles prononcées par le tsar font disparaître les hésitations, car elles font ressortir que la tâche de guerre de la Russie comprend la création d'une Pologne libre, composée des trois provinces démembrées. Ses paroles donnent aux Polonais la promesse impériale du maximum de leurs aspirations passonnées. »

## ZIEMIE POLSKIE

Tydzień ubiegły żadnej poważniejszej zmiany na obszarze walk, na Ziemiach polskich, nie przyniósł.

### — Smutne święta.

O smutnych świętach, na które skazana jest ludność polska, niech świadczy kroniczka, zamieszczona na szpaltach « Nowej Reformy » z dnia 21 grudnia rz. (numer 638) a dotycząca świąt w Krakowie, więc w mieście, zażywającym dobroczynnej opieki austriackiej :

« Ruch przedświąteczny wzmógł się znacznie w ostatnich dniach, a przyczynił się do tego niezawodnie znaczny przyływ ludności do Krakowa. Jak wiadomo, w naszym mieście urzędują obecnie liczne organizacje, stworzone dla odbudowy kraju, centrale i poszczególne departamenty władz rządowych, krajowych i t. p., oprócz tego ruch obcych jest nadzwyczaj żywy. Świadczą o tem przepełnione hotele i pensjonaty, restauracje i kawiarnie. Wiele osób przyjeżdża z prowincji do Krakowa, by tutaj czynić zakupy na święta. W sklepach klientów nie brak, gorzej jest natomiast z towarami, zwłaszcza spożywczymi. Niejedna rodzina ostatecznie byłaby w stanie urządzić sobie należyte święto, lecz brak licznych artykułów zmusza ją do ograniczenia się i poprzestania na zwykłym chlebie. Białe apetyczne babki świąteczne należą obecnie do dawnej przeszłości. Ludność jest szczęśliwa, jeżeli może nabyć mąkę na chleb, a często nawet i o to jest trudno. »

### — Stanowisko Niemców łódzkich.

Dnia 10 grudnia, odbyło się polityczne zebranie Niemców łódzkich, by — jak donosi « Deutsche Lodzer Ztg », — wysłuchać wynurzeń miarodajnych mężów, jak rozwine się, wobec wznowienia Królestwa Polskiego, przyszłość Niemców, stale zamieszkałych w Polsce (600.000 według « Deutsche Lodzer Ztg »). Po szeregu przemówień, przyjęto rezolucję, żądającą szeregu zapewnień :

« Zapewnienia równego prawa obywatelskiego, ochrony swobód religijnych, przedstawicielstwa interesów mniejszości niemieckich w zarządzie państwa, miast i wsi, ochrony pracy niemieckiej, nieskrępowanego prawa o stowarzyszeniach, związkach i zebraniach, a przedewszystkiem także prawa utrzymania dalszego rozwoju i zarządu niższymi, średnimi i wyższymi szkołami niemieckimi w kraju, następnie zabezpieczenie samorządu zakładów dobroczynnych. »

Wysłano następnie telegramy z wyrazami hołdu do cesarza Wilhelma, prosząc go o pieczę nad Niemcami w Polsce. Telegramy też posłano kanclerzowi i marszałkowi Hindenburgowi; zawierały one prośby, by obaj dostojnicy zabezpieczyli żywotne i kulturalne i gospodarcze interesy Niemców, żyjących w Polsce!

Odpowiedzi znane są dotychczas od cesarza, który zapewnia, że żywo interesuje się rozwojem Niemców w Polsce. Marszałek Hindenburg odelegrafował, że nie zapomni o Niemcach w Polsce.

### — Przymus pracy w Wilnie.

*Dziennik Wileński* z dnia 7 b. m. zamieszcza następujące obwieszczenie urzędowe :

Na podstawie zarządzenia naczelnego dowódcy na wschodzie, z dnia 20 października 1916 r., miejscowych mieszkańców okręgu miasta Wilna, mężczyzn, w wieku od skończonych 17 lat aż włącznie do ukończonych 68 lat życia, wzywa się do stawienia się dla zbadania pod względem zdolności ich do pracy.

Obowiązek stawienia się rozciąga się na razie na posiadaczy wydanych w Wilnie paszportów Ober Ost, z numerami od 1 do 45.000.

Obok obowiązku stawienia się dla zbadania pod względem zdolności do pracy, są zwolnieni: osoby duchowne i urzędnicy kościelni, duchowni żydowscy oraz uczniowie żydowskiej szkoły,

przygotowującej do rabinatu, wychowawcy katolickiego seminarjum duchownego, nauczyciele, lekarze, dentyści, weterynarze, felczerzy oraz aptekarze.

Pozatem zamożni i nieprzyzwyczajeni do pracy fizycznej mieszkańcy są zwolnieni od badania co do zdolności ich do pracy, jak również na czas do 6 miesięcy — od wykonywania osobiście pracy, o ile, w odpowiadającym numerowi ich paszportu dniu badania, wpłacą niemieckiemu Stadthauptmannowi (Stadtkreiskasse), za okazaniem swego paszportu Ober Ost, 600 mk.

Wpłacone sumy zostaną użyte na zaopatrzenie w ciepłe ubranie zawezwanych do wykonywania pracy (obowiązanych do pracy), oraz na wspieranie potrzebujących pomocy ich rodzin.

Wystawione dotychczas przez władze lub urzędy świadectwa ochronne nie zwalniają od stawiania się dla zbadania pod względem zdolności do pracy.

Osoby, którym choroba przeszkadza stawiać się, winny złożyć co do swej choroby przed wyznaczonym dla nich dniem badań — niemieckiemu Stadthauptmannowi (Reklamationsbuero) — świadectwo lekarskie.

### — Nicco o rokowaniach.

W numerze « Nowej Reformy » z dnia 21 grudnia znajdujemy taki telegram z Warszawy, telegram, dający wyobrażenie o głuchej i zaciętej walce, prowadzonej przez zdrową część społeczeństwa polskiego z przemocą niemiecką i jej zaślepionymi służkami :

« Za pośrednictwem Piłsudskiego przyszło do rokowań między t. z. neutralistami, grupującymi się w Koło Międzypartyjnym a Radą Narodową, grupującą żywioły aktywistyczne. Neutraliści zażądali dla siebie 12 miejsc w Radzie Stanu zamiast dotychczasowych, żądanych ośmiu miejsc. Piłsudski z całym naciskiem żądania te popierał. Przeciwno niemu wystąpili członkowie C. K. N. Tugutt i Śmiarowski, jakoteż przedstawiciele innych stronnictw aktywistycznych. Jako warunek porozumienia się, postawiła Rada Narodowa opublikowanie przez Koło Międzypartyjne deklaracji w sprawie protestu narodowej demokracji w Dumie rosyjskiej przeciw aktowi 5 Listopada, jakoteż zgody na to, że pierwszym krokiem Rady Stanu będzie hasło werbunku do armii polskiej. Delegaci Koła Międzypartyjnego podkreślali swoje stanowisko, wedle którego Rada Stanu nie ma być rządem, nie ma się zajmować niczem poza szkolnictwem i sądownictwem, a rolę swoją w Radzie Stanu określali jako przeciwdziałanie hasłom wojskowym. »

« Wspólna konferencja obu tych grup zakończyła się rozbięciem rokowań. Z ponownej inicjatywy Piłsudskiego nawiązano dalsze pertraktacje, które dotąd jeszcze w Warszawie się odbywają. Nie doszło do zgody w sprawie jednego miejsca w Radzie Stanu (neutraliści żądają 10 miejsc, Rada Narodowa akceptuje 9) i w sprawie udziału w Radzie Stanu osobistości kierowniczych obozu narodowej demokracji (Kinior-ski, Świerzyński, Zygm. Chrzanowski). Nie jest wykluczonem, że, w razie nie dojścia do skutku porozumienia, władze okupacyjne zamianują członków Rady Stanu wedle listy własnej. »

### — Powrót ks. Ferd. Radziwiłła, z niewoli rosyjskiej.

« Berlingske Tidende » donosi ze Sztokholmu, że książę Ferdynand Radziwiłł, prezes Koła Polskiego w parlamencie Rzeszy, przybył tam z Rosji. Książę Radziwiłł, gdy wybuchła wojna, bawił w Rosji i zatrzymano go tam jako jeńca wojennego. Obecnie, za pośrednictwem prezydenta amerykańskiego Wilsona, rząd rosyjski zezwolił na powrót do kraju. Książę udaje się w dalszą drogę do Berlina.

### — Ulica Sienkiewicza w Tyflisie.

Rada miejska w Tyflisie uczciła przez powstanie pamięć Sienkiewicza i postanowiła wyrazić ubolewanie polonii polskiej w Tyflisie i Kołu polskiemu w Dumie, a także nazwać imieniem Sienkiewicza jedną ze szkół i jedną z ulic w Tyflisie.

### — Nagroda akademicka dla artysty malarza.

Pisma warszawskie donoszą: Komitet Tow. Zachęty sztuk pięknych w Królestwie Polskiem, zebrany na specjalnym posiedzeniu w dniu 13 bm., jako w rocznicę założenia Tow., w celu przyznania nagrody jubileuszowej, przypadającej co trzy lata z procentów od funduszu jubileuszowego 6.000 rb., postanowił przyznać ją Stanisławowi Masłowskiemu, jako wyraz uznania dla całokształtu jego działalności artystycznej. — Poprzednim laureatem był Józef Chełmoński.

### Rok czwarty...

« Polonia » rozpoczyna dzisiaj rok czwarty swego pracowitego żywota.

Rozpoczyna go zwiarą we własne siły, w zwycięstwo głoszonych przez się hasła, w moc niepożytą słowa i ducha polskiego.

Powołana niegdy do zacisznego bytu, czasu pokoju i czasu materialnej pomyślności, nie tylko ostała się burzy dziejowej, która tyle placówek polskich zmiotła, tyle energii ludzkiej w niwecz obróciła, lecz, pośród przeciwności, pośród walk, zmęzniała, nabrała tężyzny, wpływu, miru.

« Polonia » stała się jedynym czasopiśmie, tygodniowem polskiem nacałym olbrzymim Zachodzie Europy, stała się mównicą polską, stała się posterunkiem i strażnicą.

To, czego nie mogły dokonać możne, liczne organizacje, dokonało się za sprawą, trudu powszedniego jednostek.

« Polonia », jak podotąd, mieć będzie przed oczyma jeden i niepodzielny Naród Polski, jedną tylko Ziemię Polską i jedną jedyną Ziemię tej tęsknicę, tęsknicę wolności. Myśl jej polityczna, jak podotąd, sromać się będzie wszelkiej kalkulacji z dnia na dzień, wszelkiej rachuby, zrywającej pęta niewoli jednej dzielnicy Polski a skuwającej tem silniejszymi łańcuchami drugą. « Polonia », jak podotąd, nigdy nie uchyli czoła przed takimi « wskrzesicielami », którzy nad Wisłą głosić usiłują godzinę zmartwychwstania a nad Wartą ścierają każdy ślad imienia polskiego. « Polonia », jak podotąd, nie uzna « dobrodziejstw » ani austriackich, ani galicyjskich ani innych, ileże te « dobrodziejstwa » są z przemocy, są z klątwy zaborów.

Jako ciało ludzkie nie może żyć skrawkiem kadłuba, bądź samem sercem czy samą głową usieczoną, tak i Polska nie może powrócić do bytu swego narodowego bez połączenia rozszarpanych Jej części.

Przywiązanie swe do Wielkich Demokracji Zachodu « Polonia » czerpać będzie z głębokiej prawdy, że cywilizacja polska jest z Zachodu, że, od strony tych Demokracji, płynęły ku Wiśle ożywcze źródła, które odradzały męczeństwem wypalone krynice, że, w walce z fałami wynarodowienia, ostoją była nam zawsze cywilizacja odmienna, ta zachodnia, ta polska, że Naród polski tak wysoko, tak hardo dźwignął sztandar wolności, tyle razy wiódł zastępy tułaczów na szaniec cudzego wyzwolenia, że po własne nie



wolno mu sięgać tam, gdzie siła brutalna depce prawa boskie i ludzkie.

Zmartwychwstanie Polski musi być dniem odkupienia ludów a nie złowrogą godziną tryumfu miecza ciemności.

« Polonia » rozpoczyna dzisiaj rok czwarty swego pracowitego żywota.

Narodzona nie do wojny i nie przez wojnę, lecz do trudu powszedniego i przez trud powszedni, czasu huraganu, jak i czasu umilknięcia żywiołów, trwać będzie na posterunku, będzie łączyła rozproszonych, godziła skłóconych, broniła znaku polskiego i szła ku światłości, która ukazuje jej w przestrzeni Polskę, opromienioną nie tylko aureolą potęgi i chwały, ale i chodząca w koronie myśli obywatelskiej, w wieńcu miłości stanów i wdzięczności tych wszystkich, którzy cierpieli z powodu niedostatku praw człowieka, praw obywatela, praw Polaka.

W. G.

## BARTEK ZWYCIEZCA

Pod tym tytułem Władysław Rabski, na szpaltach « Dziennika Polskiego », zamieścił ten, pełen grozy a prawdy, feljeton :

Od chwili, gdy na ulicach i gościach polskich zawarzały bębny werbunkowe i rozpoczęło się wielkie kuszenie ludu polskiego, — od chwili gdy padły słowa — rozkazy, że setki tysięcy żołnierzy polskich, ma pod komendą niemiecką zasłać trupami błota naddwińskie i łaki naddunajskie i błonia Pikardji i wybrzeża morza Czarnego, — od chwili gdy Hindenburgi i Mackenseny wieść mają polskich chłopów i robotników na szanice, których bronią ich bracia rodzeni, krew z krwi i kość z kości tej samej ziemi Piasowskiej, — od chwili gdy kapele niemieckie grają « Jeszcze Polska nie zginęła », jak niedługo pod Königrätz i Gravelotte, — od owej chwili oczy moje, jakby ciągnęła je moc tajemnicza, urocza i magnetyczna, zwracają się ku małej książeczce w zielonej oprawie, która zabłąkała się na moje biurko.

Czy sam, szukając czegoś, zdjąłem ją przypadkiem z półki bibliotecznych i tu położyłem, — czy ktoś ją czytał i tu pozostawił, nie wiem. Dość, że, od dłuższego czasu, leży już przedemną. I ciągle za nią idą oczy moje. A gdy skryje się wśród gazet i rękopisów, rozrzuconych na biurku, ogarnia mnie niepokój. Szukam jej i kładę przed sobą i po raz tysięczny odczytuje jej tytuł : « Bartek Zwycięzca ».

Od wielu już lat nie zaglądałem do tej książeczki. W pamięci pozostała mi tylko melodia, oderwane obrazy i ten wielki, głupi mocny chłop z Pogonbina, co zwał się, wedle metryki, Bartek Stowik, wedle przezwiska Bartek Wyłupiasty, a w pruskich rejestrach wojskowych zapisany był jako Bartek Mensch, bo « Stowik » to brzmi jak « człowiek », a człowiek znaczy po niemiecku « Mensch » i tak go też zapisali.

Tak, to dawne już czasy gdy po raz ostatni czytałem Sienkiewiczowskiego « Bartka zwycięzcę ». A teraz patrzyłem na książkę przez długie tygodnie i zajrzeć do niej nie miałem odwagi. Jakby tam był jakiś krwawy upiór. Jakbym lękał się, że z kart tej książki zerwie się, straszny śmiech lub okropna skarga. Jakbym przeczuwał, że usłyszę przeraźliwy szloch ziemi poznańskiej, tej ziemi, która mnie urodziła i wykarmiła, że z mogił moich ojców i dziadów wstanie jęk tak straszny, jak charczenie Juranda, gdy mu kat krzyżacki oczy wrzając smolą wykapkał i język obęgami wyrwał.

Ale dziś, w nocy, gdy sen nie przychodził, zerwałem się z łóżka i oczy skierowały się znowu tam, gdzie leżał « Bartek Zwycięzca ». ... Niech się dzieje co chce : Czuję że duch mój łaknie samoderżenia, że choćbym miał zawyć z bólu, muszę przeczytać tę książkę i pić ją, pić do dna.

Więc byłem dziś w nocy pod Gravelotte i z Bartkiem zdobywałem sztandary francuskie i z Bartkiem brałem pruskie ordery i pięć talarów od pana Sieinmetza. A potem wróciłem z nim do Pogonbina i widziałem jak dzieci polskie katuje nauczyciel pruski i mściłem się razem z Bartkiem i razem z nim siedziałem w więzieniu i razem z nim szedłem na poniewierkę, gdy go Niemce z chaty ojcowej wygnali, i wpatrywałem się w krzyż polski, który wyciągał nad nim mokre od deszczu ramiona.

Hej! graj kapelo pruska! Bartki już idą. I w garście pluną i z cienkiego końca chwycą karabin i młócić będą, jak cepem. Dziś : « Noch ist Polen nicht verloren », jutro : « Deutschland, Deutschland über alles » i « polnishes Vieh » i « deutsche Wacht an der Weichsel ».

Ale co to? W Bartku coś jęko. Czy pamiętacie, jak to pruskie żołdacy do chaty leśnika sprowadziły dwóch polskich żołnierzy w francuskich mundurach. Poznańscy! Uciekli z kraju, aby pod sztandarami Francji bić się za Polskę z Prusakami. Schwymano ich. Jutro mają być rozstrzelani, a Bartek stoi na straży i słucha, słucha, — tamci się modlą po polsku.

« Z chłopem działały się dziwne rzeczy. Z początku ogarnęło go zdziwienie i wytrzeszczał na jeńców oczy i starał się zrozumieć, co mówią. Toż oni przyszli bić Niemców, żeby Poznańcykom było lepiej, a on bił Francuzów, żeby Poznańcykom było lepiej. I tych dwóch jutro rozstrzelają. Co to jest? A żeby się tak ozwał do nich? Żeby im powiedział, że on swój człowiek, że mu ich żal. Nagle złapało go coś za gardło. I co on im powie? Czy ich wyratuje? To i jego rozstrzelają! Hej! rety! co się z nim dzieje? Żal go tak dusi, że nie może ustać na miejscu... »

... Bartek nie nie ukradł, a tak mu się zdawało, jakby co ukradł i jakby się bał, że go złapią. Oto nogi dygocą pod nim, karabin cięższy mu strasznie i coś go dusi, jakby jaki wielki płacz ».

A jeńcy polscy modlili się : « Bądź... wola... Twoja! »

— O! Jezu! wyje coś w piersiach Bartka! — o Jezu!

« Nie! on już nie wytrzyma dłużej Chwila jeszcze, a krzyknie : « Paniczu! toć ja chłop ». Potem przez okno... w las... Niech się dzieje, co chce »!

Ale wytrzymał. Nazajutrz, jeńców rozstrzelano. A Bartek pił, pił... no! i zalał robaka. « A w bitwach bywał jeszcze okrutniejszy niż dotąd; zwycięstwo szło w jego ślady. »

Hej! warczcie bębny i graj kapelo pruska! Bartki już idą!

Czy znacie operetkę niemiecką « Polnishes Blut »? To znaczy « Polska krew ». Naprawdę, bardzo dowcipna operetka! Od czterech lat nie schodzi z afisza. Grają ją ciągle w Berlinie, Wiedniu, Dreźnie, Hamburgu... I ludzie niemieccy śmieją się na niej, śmieją aż do łez.

Tam zawsze śmieją się... z « Krwi polskiej ».

## List z Krakowa

« Dziennik Poznański » zamieścił w numerze z dnia 21 grudnia rz. następujący migawkowy list :

Życie krakowskie uderza słabem tętnem. Dawny jego bieg przed wojną, przynosił z sobą co chwila jakiś moment kulturalny. Kraków był pracownią naukową Polski, w niejednym względzie polem doświadczalnym jej myśli politycznej. Wojna przerwała lub osłabiła działalność instytucji naukowych i kulturalnych przez zajęcie czem innym — często karabinem — ludzi, którzy je swą pracą utrzymywali. Poza tem atmosfera neurozy wojenno-aprowizacyjnej nie bardzo dobrze wpływa na myślenie o kulturze. A co do myśli politycznej, to czytelnikowi pism codziennych wiadomo jakie przechodziła i przechodzi perypetje. Ostatnią jej fazą jest drastyczny czasem przebieg sporów między socjalistami i konserwatystami, który manifestuje się polemiką między « Czasem » a « Naprzodem », prowadzoną ze strony tego ostatniego nader zjadliwie. Za tło służy kwestja Królestwa i walki stronnictw tamecznych między sobą. « Czas » za pierwsze, co Królestwo winno uczynić, uważał werbunek do armii — zaś « Naprzód » stawiał postulat : nasamprzód rząd. Dopiero w ostatnich dniach, wyjaśnił organ konserwatywny, że godzi się na równoczesne formowanie rządu i armii. A tymczasem Królestwo, które oddawna wyprosiło sobie porady, działa samo, nie wiele troszcząc się o porady czy jeremiady.

Życie krakowskie... Wojna stworzyła warunki takie, iż nie wstyd wyznać, że zewnętrzny kształt naszego bytowania normuje się dalej troskami aprowizacyjnymi i wogóle bytem materialnym, który coraz trudniej utrzymać na powierzchni, zwłaszcza, gdy kto nie rozporządza dochodami rozciągalnymi i musi ścieśniać zółdek, nie mogąc rozszerzyć kieski. Poziome to sprawy, ale posiadają, w pewnej mierze, głębszą perspektywę, zwłaszcza gdy spojrzeć na ich przejawy od strony społecznej, od strony nowego układania się stosunków, które musi iść za nowym rozkładem dóbr materialnych w społeczeństwie, wywołanym przez przemiany wojenne.

Kilka obrazków z życia krakowskiego uzmysłowi to na przykładach.

\* \*

Rzecz dzieje się na Rynku, na linii A—B, gdzie wieczorem spaceruje « cały Kraków » cywilny i wojskowy, męski i żeński. Wśród przechodniów dostatnie ubrany mężczyzna i bardzo kosztownie przystrojona kobieta. Z wyglądu i z zachowania się : « mniejsze mieszczaństwo », prawdopodobnie drobniejsze kupiectwo. Drobniejsza — do niedawna, jak się zdaje, gdyż z pod rozpiętego jakby umyślnie paltota wygląda « jemu » łańcuch złoty grubości pokaźnej, ona zaś, mimo zimna, nie włożyła rękawiczek na palce, polyskujące pierścieniami. Dochodzą do wystawy sklepowej u Hawelki.

On (czyta napisy na towarach) : Szynka westfalska. — Ciekawym, co to może kosztować? Kapłon styryjski... Śmietanka duńska w fiaskach... — Czekaj, wstąpię.

Kobieta z dzieckiem na ręku : Niech będzie pochwalony Jezus Chrystus... Moi dobrzy państwo... mąż zginął, ja sama z trojgiem...

Chłopiec (roznoszący « Krakauer Zeitung ») : Wielkie zwycięstwo! Bardzo ciekawe! Rumunia w niewoli!

On : Dawaj « Krakauerkę » (do towarzyszki). Potrzyjmy, pójdę po tę szynkę.

Ona : A kup z kilo gruszek, wiesz, tych po sześć koron. Innych jeść nie można, takie twarde.

On : A potem — do kina.

Ona : Jeszcze obejrzymy te kolczyki... wiesz? Konieczna mówiła, że ładne, jeszcze mnie podkupi.

On : Wielkie rzeczy! Dostaniemy inne. Kto wie, czy te warte naprawdę ośm tysięcy? Jak kupować, to już coś porządnego.

Postać w chatacie (szeptem) : Moje uszanowanie państwu. Mam dwa worki mąki, ale prima. Po ośmset koron... Niech państwo wezmą.

Kobieta z dzieckiem na ręku : Moi państwo... dla biednych sierot...

\* \*

Sklep z bielizną i konfekcją damską. Przy ladzie kilka pań, wśród nich dwie kobiety wiejskie.

Pani w paltocie jasnym : Ośmdziesiąt koron metr na suknię? Panie, toć jak wezmę dla siebie i dla córki, to cała pensja męża...

Subjekt : Trudno, pani dobrodziejko. Będzie jeszcze drożej. Radzę wziąć, póki jest...

Kobieta ze wsi : Powiedźcie no, po czemu te kuronki na wystawie?

Subjekt : Czternaście koron metr. Bardzo piękne.

Kobieta ze wsi : A dajcie ta, ile trzeba do koszuli. (Do towarzyszki). Po czemu wzięłaś za głęsi? Po dwadzieścia koron? Chyba masz złe w głowie! Moje po trzydzięci, a jak komu za drogę, to z Panem Bogiem. A o masło to by po rękach człowieka całowali. (Do subjekta.) A mierzcie ta rzetelnie!

Druga kobieta ze wsi : Wojciechowo, a gdzie by tu dostać jakie zabawki dla Antka? Kolej co jeździ, albo co inszego?

Kobieta ze wsi : Czekaj, pójdziemy na róg, tylko jeszcze wezmę betystu na koszulę. (Do subjekta.) Najlepszego, a duchem!

\* \*

W sklepiku z wiktuałami.

Sklepikarka (liczy i wydaje resztę) : Ogórek kwaszony, paczka cykorji, funt kapusty, śledź. Razem trzy konory czterdzięci halerzy.

Pani przy ladzie : Bójcie się Bogą! Znow podrożalo.

Sklepikarka : Jutro będzie drożej. Co? Pani mówi, że to z poprzednich zapasów? Idź pani do nowych. Nic nie sprzedam. Teraz skończyły się pańskie grymasy. Brać, co dają — a nie, to niekt nie woła. Przyjdą inne. A to obraza Boska!

*Pani*: Przecież to naprawdę nie po ludzku. Trzeba jakoś mieć wyrozumienie...

*Shlepiarkarka*: Jeszcze pani coś gadasz? A kto tu wczoraj pisał (przedrzeźnia): choć szklane-czkę mleka, dla dziecka! Człowiek ma litość, jak zczem porządkiem, a potem taka rozpuszczają język. Zrób to komu co dobrego!

*Pani*: Już nie gniewajcie się... Przepraszam, nie chciałem nic złego powiedzieć. Jutro przyjdę po mleko. Będzie?

*Shlepiarkarka*: Będzie, to będzie. A jak komu u mnie się nie podoba, to wio do ogonka. Jak się tam pani wystoi to i język nie będzie tak prędko. Tak, tak, pani radcowa. Teraz inne czasy. Jak panu radcy w brzuchu zaburczy, to nauczycie się porządku z ludźmi.

\*\*

W kawiarni. Grupki przy stolikach.

*Pan radca*: A ja swoje... panie dobrodzieju. Wszystkiemu winna Anglja. Niech ich dobrze spiorą, a Włochów także, bo im się to należy. Kelner — dwa koniaczki!

*Pan mecenas*: Mówiliśmy jednak o sprawie polskiej... Manifest listopadowy...

*Pan radca*: I na Polskę przyjdzie kolej, bo tu i z Turkiem sprawa, panie dobrodzieju, i z Bułgarem, hoho... (wykłada obszernie swoją teorię polityczną).

*Adwokat R.*: Dwa wagony mięsa! Sprzedał odrazu, razem z jajami. Złoty interes! Nigdy mu kancelarja adwokacka nie dała tyle przez kwartał, co świnina w jednym dniu...

*Adwokat S.*: Nasi ludzie wszystko zrobią, bo umieją. Wczoraj adwokat, dzisiaj liwérant jutro...

*Adwokat R.* (przerwywa): Jutro landszturmista...  
*Adwokat S.*: I to « sanitet »! Ale wróćmy do naszej świni...

*Adwokat R.* (pęka ze śmiechu): Ty masz « witz »! Ty powinieneś pisać do « Fliegende Blätter »! A z tem mięsem... (Rozmawiają po cichu).

*Pan komisarz*:... ależ napewne! Mojej żonie mówiła służąca od telegrafisty, który na własne uszy słyszał od oficjanta: pięćdziesiąt tysięcy jeńców! Zaządali dziesięć tysięcy wagonów, aby ich przewieźć.

*Pan sekretarz*: Moja żona słyszała dzisiaj w « ogonku », że będzie nowa wielka ofenzywa... Cukru już nie było, gdy doszła do sklepu. Wypredany. Jutro będzie, powiedział subjekt.

*Pan komisarz*: Nasza służąca tak samo wczoraj przyszła od kupowania kawy. Ale dostałem prywatnie trzy kilo kaszy hreczanej. Palce lizać! Po cztery korony, jak barszcz tanio.

*Pan sekretarz*: Ale o zelówkach ani marzyć, chyba z tektury, albo z drzewa. Bretończycy byli zawsze mądrzy ze swoimi sabotami. Moje dzieci stukają, chodząc, jak klekotki.

*Dama w aksamicie*: Zapowiedziałam mu, że karakulę na gwiazdkę być muszą « Piwnicka ma paltot do samej ziemi, aż oczy bołą, a twoja żona co? » Składał się, ale to mu nic nie pomoże.

*Dama w kapeluszu z piórami*: Z mężem tylko ostro, droga pani. Nie zważaj na jego wybiegi: « Wojna, moja kochana, trzeba się oszczędzać... » To się rozumie, że oszczędzać trzeba, ale co to ma do paltota?

*Dama w aksamicie*: Albo ta Drygalska! Przylatuje wczoraj i zaczyna, że ja to niby nie robię dla społeczeństwa, że tyle innych pracuje po szpitalach, po tanich kuchniach... Powiedzia-łam jej też, no! « Rodzina przedewszystkiem, moja pani! Ognisko domowe to świętość naj-pierwsza! » Już pani idzie? Do widzenia, jutro tutaj, o tejsamej porze, prawda? Ja jestem od czwartej do siódmej... tak... ten sam stolik. Kelner zatrzyma... Do widzenia kochanej pani, do widzenia!

\*\*

W handelku. Dym, piwo, przekąski, rozmowa.

*Pan Jan*: Aby nam się dobrze działo! Uch. siarczysta ta « szrapnelówka »... Teraz moja kolejka... Jasiu, nalewaj!

*Pan Piotr*: A jak pysznie ją nazwali: szrapnelówka! Po wojennemu! Kawatek śledzika, dobrze?

*Pan Jan*: Ja wolę pasztetu. Co za czasy, co za czasy? Kieliszek wódki pięćdziesiąt halerzy, byle przekąska koronę! Jak tu żyć? Wstąpi człowiek na śniadanko przed obiadem i pięć koron pękło jak nie.

*Pan Piotr*: A przecież trzeba z ludźmi pogadać, dowiedzieć się czego nowego, omówić sprawę publiczną...

*Pan Jan*: Dwa piwka? Dobrze? Jasiu, ale z czapką! Przedwojenne, rozumiesz?

\*\*

Ukrzywdzilibyśmy Kraków, mówiąc, że takie epizody, to fotografie, nie karykatury. Ale i takich nie brak ludzi, którzy niczego się nie nauczyli i mimo półtrzecia roku atmosfery wojennej żyją jak za najlepszych czasów. To też coraz większy przedział między poważnie myślącą i pracowitą, a wegetującą częścią społeczeństwa. Ta ostatnia, na szczęście, daleko liczebnie słabsza. Powiedzmy to na dobro Krakowa pracującego, troszczącego się o przyszłość, myślącego i dzielnego. Nie jest tak może widoczny, jak jego handelkowo-kawiarniano-spekulacyjny antagonist, ale przyszłość do niego, nie do tamtego należy.

Keryks.

### — Podwyższenie prenumeraty « Polonii ».

Broniliśmy się do ostatniej chwili przymusowi podwyższenia ceny prenumeraty.

Do ostatniej chwili, żywiłmy przekonanie, iż wytrzymamy drożyznę papieru i robocizny, że nie będziemy potrzebowali obarczać dopłatami naszych Abonentów...

Stało się inaczej... Kalkulacja budżetu nas zawiodła. Podwyżka, którą musimy ponieść czyni już *sto franków tygodniowo*, na jednym jedynym numerze... Czyli, że mieliśmy do wyboru, albo zmniejszyć objętość « Polonii », albo wyrzec się wszelkiej myśli o powiększeniu czasopisma, — albo podwyższyć cenę prenumeraty...

Zdecydowaliśmy się na tę drugą ostęteczność i żywimy przekonanie, iż Czytelnicy nasi uwzględnią ją chętnie, bacząc na potrzebę utrzymania « Polonii » na tym samym poziomie rozwoju i mając na uwadze ciężary społeczną, które ona ponosi...

Podwyżka nasza zresztą nie dotyka wcale Abonentów kwartalnych, więc tych, którym najtrudniej o wyłożenie grosza, — półrocznym dodaje zaledwie jednego franka, całorocznym trzy franki nadwyżki...

Ale i przy tej podwyżce « Polonia », w stosunku do czasopism, wychodzących w kraju a więc w warunkach korzystnych, bo mogących liczyć na masy, pozostanie i nadal wydawnictwem niesłychanie tanim.

Zresztą jeżeli komukolwiek nie przypadnie argument, że mamy 5.200 fr. kosztów *więcej do zapłacenia* za druk i papier, jeżeli i to go nie obejdzie, że « Polonia » musi obecnie myśleć o placeniu honorarjów za artykuły (tak!), że podwyższenie taksy pocztowej również obciąża jej budżet administracyjny, — niechże ten weźmie to bodaj pod uwagę, że « Polonia » poświęca 625 egzemplarzy tygodniowo i bezpłatnie na rzecz krzewienia imienia polskiego i polskiej myśli... Tyle dokładnie egzemplarzy wysłała « Polonia » do mężów stanu, posłów, działaczy i publicystów we Francji i zagranicą, do redakcji czasopism francuskich, włoskich, angielskich, amerykańskich, rosyjskich, hiszpańskich, portugalskich, rumuńskich, greckich, szwedzkich, duńskich, norweskich, japońskich, irlandzkich, hollenderskich i szwajcarskich.

Począwszy za tem od dnia 1 stycznia rb. 1917, prenumerata « Polonii » wynosić będzie :

#### W Paryżu i na prowincji :

Rocznie . . . . .	15 fr.
Półrocznie . . . . .	8 fr.
Kwartalnie . . . . .	4 fr.

#### Zagranicą :

Rocznie . . . . .	18 fr.
-------------------	--------

Numer pojedynczy w kioskach lub Administracji « Polonii » kosztować będzie **35 centimów**.

Wszyscy Prenumeratorzy, którzy już wnieśli przedpłatę za rok 1917 lub za część roku, aż do skończenia ich abonamentu, żadnych dopłat nie ponoszą.

## OFIARY

Nadesłano do Administracji « Polonii » następujące dary :

### Dla Żołnierzy-Polaków :

WPP: Zabiellówna, 2 fr.; — Julja Oppenheim, 10 fr.; — Paul Bloch, 5 fr.; — Br. Belowski, 20 fr.; — J. Krolik, 25 fr.; — A. Geisler, 9 fr.; — Wandzia Ziemińska, 10 fr.; — Walentyna Ciesionek, 5 fr.; — Władysław Cieszkowski, 10 fr.; — Ostrawski, wolontarjusz, 7 fr.; — Henri Pack, 5 fr.; — Janostwo Czarnieccy, 5 fr.; — Henryk Trutschel, 50 fr.; — Helena Piędzička, 5 fr.; — Hr. Plater-Zyberk, 100 fr.; — I. Janiszower, 5 fr.; — Victor Guretzki, 5 fr.; — Sprung, 10 fr.; — Kleinmann, 10 fr.; — Wł. Tomaszewska z Nicei, 29 fr. 40 cent.; — Dr. L. Chrzanowska, 5 fr.; — Jacob et Joseph S., 5 fr.; — Leon Uebersfeld, 5 fr.; — Iks, 3 fr.; — A. Szuro, 10 fr.; — Damiński, 4 fr. 50 cent.; — Piotr. Cwiertna, 5 fr.; — J. Kosiner, 15 fr.; — J. Englender, 5 fr.; — hr. Józef Broel-Plater, Wolontarjusz, 50 fr.; — Freundlich, 5 fr.; — A. Waldberg, 40 fr.; — Marcijewski, 5 fr.; — Razem nadesłano, **484 fr. 90 cent.** Łącznie z ogłoszonymi w numerze 50 « Polonii » (21.826 fr.) zebrano do dyspozycji Komitetu Rannych **22.310 fr. 90 cent.**

### Dla Ofiar Wojny w Polsce :

WPP: Paul Bloch, 5 fr.; — Prof. Fr. Kozłowski z Tuluzy, 5 fr.; — Zalewski, inżynier, 20 fr.; — J. H. Frydlender, 5 fr.; — Henze (jeńiec), 3 fr.; — Kujawski, 2 fr.; — Victor Guretzki, 5 fr.; — H. Piotrowska, 6 fr.; — Andrzej Sojda, 3 fr. 75 cent.; — Izrael Bleiberg, 5 fr.; — Pomierski, 5 fr.; — Ks. Michał Piaszczyński, podatek dobrowolny za grudzień z Beaulieu i Saint-Etienne, 52 fr.; — Ks. Piaszczyński, zebrane podczas « Gwiazdki » w Beaulieu, 75 fr.; — E. Jedliczko, 5 fr.; — Od ks. Prałata Leona Postawki 62 fr. Razem nadesłano **258 fr. 75 cent.** Łącznie z ogłoszonymi w numerze 52 « Polonii » (16.799 fr. 65 cent.) zebrano dla Ofiar wojny w Polsce **17.058 fr. 40 cent.**

### Na ogródek dla Działwy polskiej :

WPP: M. K., 10 fr.; — N. N., 3 fr.; — Irenka Czarniecka, 2 fr.; — Trzaska Stanisław 5 fr.; — Mme Marcovich, 5 fr. Razem nadesłano, **25 fr.** Łącznie z ogłoszonymi w numerze 52 « Polonii » (167 fr.) zebrano na Ogródek **192 fr.**

### Na Fundusz sierot imienia Henryka Sienkiewicza.

Zebrane podczas nabożeństwa w Kościele Polskim i doręczone nam przez p. Lessina **86 fr. 75 cent.**

### — Przykre zajście.

« Gazeta Polska » zamieszcza opis bardzo przykrego zajścia, które stało się w Tambowie, w miejscowym kościele polskim, katolickim, w dniu nabożeństwa za Henryka Sienkiewicza :

« Wieść żałobna o śmierci Henryka Sienkiewicza w-trząsnęła do głębi gromadą Polaków, zamieszkałych w Tambowie. Organizacje polskie postanowiły uczcić solennie pamięć Tego, co reprezentował Polskę przed światem cywilizowanym. Dnia 15 listopada, miała się odbyć msza uroczysta w kościele miejscowym. Odezwe zapraszającą podpisały instytucje Polskie ratownicze: C. K. O., Komitet Polski, i Towarzystwo Dobroczynności.

« Proboszcz Tambowski, obłożnie chory, nie mógł osobiście uczestniczyć w obrzędzie żałobnym, oddał jednak kościół do dyspozycji organizatorów i prosił ich gorąco by ozdobić kościół

tak, jak na to zasługuje wieszcz narodu. Przy rozmowie tej był obecnym chwilowy zastępca proboszcza, ks. Wojtkiewicz, znany litwomian usunięty jeszcze w zeszłym roku z Morszańska przez władze duchowne za swe nieprzychylnie stanowisko względem Polaków.

« Ks. Wojtkiewicz należy do rządu grona kapłanów Litwinów, którzy opuścili swe parafie wobec najścia nieprzyjaciela. W wigilję dnia zapowiedzianego nabożeństwa, grono miejscowej inteligencji zakrzętało się ochoczko około udekorowania katedra, przyozdabiając go w godła narodowe, żywe kwiaty i wstęgi. Wśród chorągwi kościelnych, spowity w barwy narodowe, powiewał w górze Orzeł Biały. Całość sprawiała rzeczywiście imponujące wrażenie. Ks. Wojtkiewicz był obecnym przy zakończeniu tej dekoracji, odmawiał w kościele pocierze i zachował zupełne milczenie.

« Dnia następnego, całe społeczeństwo Polskie zamieszkałe w Tambowie, młodzież szkolna z rządowych zakładów naukowych, specjalnie zwolniona od lekcji, dzieci z ochron i szkół instytucji polskich oraz bardzo wielu przedstawicieli rosyjskiego społeczeństwa zebrał się w kościele, by uczcić pamięć Genjusza. O wpół do dziesiątej rano, wszedł do kościoła Ks. Wojtkiewicz jeszcze raz obejrzał katedra i, zajmąwszy miejsce w konfesjonale, po pewnym namyśle, zawezwał przedstawiciela C. K. O., naczelnika biura okręgowego, p. Bolesława Sarankiewicza (pełnomocnik wyjechał w sprawach służbowych do Moskwy) i, podniesionym głosem, zażądał usunięcia « tego ptaka », gdyż inaczej mszy Św. nie odprawi. P. Sarankiewicz kategorycznie odmówił żądaniu księdza, poczem obaj udali się do zakrystji, a za nimi pośpieszyło grono pań i przedstawicieli miejscowego społeczeństwa.

« Wszelkie pertraktacje i prośby w celu nakłonienia księdza do odprawienia nabożeństwa spełzły na niczem; uparty Litwin zasłaniał się Rzymem i odpowiedzialnością przed władzami rządowymi, wyrażał jednocześnie swoje oburzenie dla Polaków, którzy ośmielają się zawsze i wszędzie łączyć modlitwę z uczuciami narodowymi.

« Trudno opisać, jak przegnębiające wrażenie na obecnych wywarło całe to zajście, tembardziej, że ks. W. manifestacyjnie ubrał się w biały ornat i wystąpił ze mszą św. przy jednym z bocznych ołtarzy. Było to hasłem natychmiastowego opuszczenia kościoła przez wiernych wobec czynu fanatyka-Litwina wybitnie prowokacyjnego i obrażającego najświętsze narodowe uczucia Polskie.

« Nie mniej zdumieni byli i Rosjanie, żywo komentując całe to zajście, jako rozterki pomiędzy Polakami i duchowieństwem polskim. »

## SAMOPOMOC MŁODZIEŻY

*Sprawozdanie z czynności stowarzyszenia « Grupa członków Samopomocy » polskiej młodzieży akademickiej, z czas od dnia 8 października 1915 roku do 20 listopada roku 1916, odczytane przez Sekretarza i przyjęte przez Ogólne zebranie Członków Stowarzyszenia w dniu 21 listopada 1916 r.*

Stowarzyszenie w ciągu 14 miesięcznej działalności :

- 1) liczyło 23 Członków Zwyczajnych i 2 Nadzwyczajnych;
- 2) uzyskało zezwolenie Ministerjum Oświaty Rzeczypospolitej Francuskiej na przyjmowanie przez wyższe zakłady naukowe francuskie Polaków i Polek z zaborów niemieckiego i austriackiego, jako rzeczywistych studentów i studentki. Z pozwolenia skorzystało 5 koleżanek i kolegów.
- 3) Stowarzyszenie wyjednało w « Comité de patronage des étudiants étrangers » długoterminowe pożyczki na opłatę wpisów, egzaminów i laboratorjów, pożyczki spłacalne po wojnie. Skorzystało z tego ułatwienia 17 koleżanek i kolegów na sumę 1.800 franków.
- 4) Stowarzyszenie, dzięki Komitetowi Generalnemu pomocy w Vevey, za pośrednictwem p. barona Taube, wydawało, co miesiąc, zapo-

# POLONIA - NOËL

Nasze wtóre już Album gwiazdkowe wyszło z pod prasy...

Pomimo niesłychanie trudnych warunków wydawniczych, podrożenia papieru, osłabienia sprawności technicznej, pomimo kłopotów i kosztów wręcz olbrzymich, ofiarować możemy dziś dzieło, nieznanej oddawna świetności...

To, co, czasu pokoju, dobytku ogólnego, zdawało się niepodobnem do ziszczenia zamierzeniem, to dziś stało się czynem dokonanym...

O komplikacjach doprowadzenia tej pracy do skutku, niech świadczy bodaj ten jeden jedyny dokument, że tegoroczne Album nasze, poświęcone Francji i Polsce na przestrzeni wieków, wynosi więcej niż koszt całorocznego wydawania « Polonii » w roku 1914!... Jakoż, bez przesady i przechwałki, powiedzieć możemy, iż wydawnictwo nasze może stanąć w szeregu dzieł Emigracji Polskich, dzieł, które, przed laty, miałyby hojnych mecenasów a które po dziś dzień są ozdobą zbiorów bibliotecznych...

Nieufnych zapraszamy do obejrzenia Albumu i zachęcamy gorąco do pośpiechu, gdyż, wobec olbrzymich wydatków, pomimo chęci i woli uczynienia Albumu naszego dziełem przystępnem dla wszystkich, będziemy zmuszeni niebawem podwyższyć jego cenę sprzedażną i jedynie w myśli pokrycia kosztów własnych, o zysku bowiem innym, krom moralnego, nawet roić nie możemy.

Przypominamy, iż Album Polonia-Noël kosztuje **jeszcze obecnie 5 fr.**, z przesyłką pocztową **5 fr. 60 cent.**

Nadto zaznaczamy, iż wydaliśmy 100 egzemplarzy na papierze wytwornym, egzemplarzy numerowanych i że z nich *tylko dwadzieścia* mamy do sprzedania po *30 franków* za egzemplarz.

mogli w ciągu 14 miesięcy koleżankom i kolegom w Paryżu oraz na prowincji.

5) Stowarzyszenie polecało kolegów i koleżanki, jako kandydatów na stypendja do Rapperswylu,

### Sprawozdanie kasowe :

<b>Dochody :</b>	
1) Wpisy składki Członków zwyczajnych .....	110 »
2) Składki Członków Nadzwyczajnych .....	39 »
3) Zwrot pożyczek krótkoterminowych .....	82 50
4) Otrzymało od Komitetu Generalnego Veveyskiego .....	4.220 »
5) Pozostawało w kasie z roku 1915 .....	46 »
Dochody wyniosły razem ..	4.497 50

### Rozchody :

1) Zapomogi miesięczne 9 kolegów i koleżanek w 93 ratach .....	3.320 »
2) Pożyczki długo i krótkoterminowe .....	555 »
3) Zapomogi jednorazowe .....	320 »
4) Wpisy do Uniwersytetu .....	180 »
5) Wydatki pocztowe i sekretarskie ..	50 60
Rozchody wyniosły razem ..	4.425 60
Pozostałość w kasie, w dniu 21 listopada, 1916 roku .....	71 90

Na Ogólnem zebraniu, odbytem w dniu 24 listopada, pod przewodnictwem kolegi, Jana Strzembosza, przez tajne głosowanie, wybrani zostali do Zarządu : kol Jan Stachurski, sekretarz ; kol. Helena Leleszówna, zastępczyni, i kol. Bronisława Mońkiewiczówna, skarbniczka.

Adres Stowarzyszenie « Grupa Członków Samopomocy », 20 bis, rue Censier, Paris V. B. Mońkiewiczówna.

## NEKROLOGJA

† W dniu 7 grudnia rz. 1916, zmarła w Nicei ś. p. Elżbieta z Niesłuchowskich Chełmowska, osoba wielkich cnót obywatelskich, biorąca niegdy, na Ziemi Śluckiej, czynny udział w wypadkach roku 1863, córka, siostra i matka pokolenia patriotów i męczenników sprawy polskiej a sama, od szeregu lat, zniewolona do przebywania zdale od stron rodzinnych. Ś. p. Chełmowska, dla wielkich zalet serca i rozumu, umiała wszędy jednać sobie szacunek i miłość. Ofiarą, na sprawy publiczne baczną do ostatnich chwil swego życia, pozostawia po sobie wdzięczną pamięć tych wszystkich, którzy do niej zbliżyli się, którzy mieli sposobność ją poznać. Ś. p. Chełmowska zamknęła powieki w 86 roku życia. Wraz z nią schodzi do grobu tradycja całej plejady jej najbliższych, a dobrze zasłużonych Polsce w walce o niepodległość, obywateli.

Cześć Jej pamięci !

## KRONIKA PARYSKA

◊ **Uniwersytet ludowy imienia Mickiewicza.**

Jutro, w niedzielę, dnia 7 stycznia, o godzinie 2 i pół po południu, w Sali Colarossi, przy ul. Grande-Chaumière, 10, odbędzie się odczyt p. Zygmunta Czernego o « Znaczeniu romantyzmu w życiu Polski » (Mickiewicz, Słowacki, Kraśiński).

W niedzielę przyszlą, dnia 14 stycznia, w tymże lokalu i o tej samej godzinie, odbędzie się odczyt p. Z. Klemensiewicza p. t. « Nauki ścisłe a życie ».

◊ **Wystawa gwiazdkowa Artystów polskich.**

Wystawa Gwiazdkowa Towarzystwa Artystów Polskich (164, boulevard Montparnasse) została przedłużona do dnia 19 stycznia włącznie.

Zwiedzać ją można codziennie, od 10 rano do 5 po południu.

◊ **Zebranie Pracującej Kolonji.**

Otrzymujemy zawiadomienie, że w niedzielę, dnia 7 stycznia, o godzinie 3 po południu, w Sali Colarossi (10, rue de la Grande-Chaumière) odbędzie się miesięczne zebranie Stowarzyszenia podatkowego Pracującej Kolonji.

Zwracamy tu uwagę na zło, wynikające z powody braku porozumienia między Instytucjami, urządzającymi zebrania publiczne... Do tego samego lokalu, na ten sam dzień, na godzinę 2 i pół po południu, zaprasza Uniwersytet ludowy a na trzecią po południu Towarzystwo Pracującej Kolonji... Uniwersytet ludowy zawiadomił o tem wcześniej planem, obejmującym szereg odczytów... Gdyby Towarzystwo Pracującej Kolonji zwróciło na ten plan uwagę, mogło by poprostu opóźnić godzinę swego zebrania i zyskać na tem bo niezawadnie wiele osób, przybyłych na odczyt, pozostało by na zebraniu Towarzystwa. A ci, którzy by zamierzali wziąć udział tylko w zebraniu, zawczesnym swem przybyciem nie przeszkadzali by prelegentowi.

◊ **Wiadomości żołnierskie.**

Jan Rozen, Wolontarjusz, maréchal de logis, tłumacz przy brygadzie wojsk angielskich, ozdobiony niedawno francuskim krzyżem wojny, otrzymał Medal wojskowy angielski.

Stanisław Naturski, wolontarjusz, adjutant w pułku strzelców alpejskich, ranny ciężko powraca szybko do zdrowia. Dzielnym żołnierzem, po-



dwakroć już wymieniony w rozkazach dziennych i ozdobiony krzyżem wojny z palmą i gwiazdą, został przedstawiony do medalu wojskowego.

A. C. Borzęcki został zatwierdzony w stopniu podporucznika służby awiacyjnej.

Gierzyński, adjutant 5 pułku kirasjerów, został podporucznikiem zaliczeniem do 47 batalionu strzelców.

Stanisław Kac, doktor medycyny, został mianowany podporucznikiem (médecin aide-major de 2<sup>e</sup> classe).

#### Osobiste.

« Journal Officiel » z dnia 31 grudnia ogłasza szereg awansów Ministerjum spraw zagranicznych a pośród nich awans zaszczytny rodaka naszego, znanego w Kolonji Polskiej, p. Karola Smulskiego.

P. Karol Smulski, szef Biura tłumaczy Ministerjum, został znów posunięty w stopniu klasowym.

Zacnemu Rodakowi, tak ofiarnie zapisanemu we wszystkich instytucjach polskich Kolonji, zasyłamy serdeczne życzenia.

#### Wieczór artystyczno-literacki.

W dniu 14 stycznia, w niedzielę, w lokalu Towarzystwa Artystów Polskich, o godzinie 8 wieczorem, odbędzie się wieczór artystyczno-literacki z udziałem pp: Czernowej, Józefa Ruffera, Jana Strzembosza i Z. L. Zaleskiego.

#### Jasełka polskie.

W poniedziałek, dnia 15 stycznia, o godzinie 8 wieczorem, w Teatrze « des Arts » odbędzie się przedstawienie Jasełek polskich.

Przedstawienie to organizuje Towarzystwo Podatkowe Pracującej Kolonji na rzecz Ofiar wojny w Polsce

Bilety w cenie po 20 fr.; — 10 fr.; — 6 fr.; — 3 fr.; — 2 fr.; — 1 fr. są do nabycia u WPP: hr. Marji Zamoyskiej, 6, quai d'Orléans, Lazarzkiej, 17, rue Boissonnade, i u wszystkich poborców Towarzystwa oraz u Pań, patronujących to przedstawienie a mianowicie u pp: hr. Orłowskiej, Okieczyc i Kłobukowskiej, a nadto przy wejściu w dniu przedstawienia.

#### Odpowiedzi na listy.

« Polonia » zawiadamia wszystkich swych łaskawych korespondentów, zasypujących ją zapytaniami w sprawach osobistych, że nadal odpowiadać będzie jedynie na pisma, zaopatrzone w markę na odpowiedź.

Nadto zwraca uwagę wszystkich WPP. Ofiarodawców darów na cele publiczne, że, każdy dar jest ogłaszany w odnośnej rubryce i że to ogłoszenie jest obojętnie pokwitowaniem i potwierdzeniem odbioru, obowiązującym nas wobec obdarowanej Instytucji. Tymczasem bardzo często WPP. Ofiarodawcy, przesyłając pieniądze pocztą, żądają nawet i na bardzo małe sumki pokwitowań pisemnych. Jest to dla nas utrudnienie wielkie... Ponosimy już i tak wydatki na marki stemplowe, ponosimy trud, wynikający z prowadzenia rachunków, zawiadamiania Instytucji, przekazywania Instytucjom wkładów pieniężnych tak, że, doprawdy, przy naszym z konieczności bardzo ubogim składzie pracowników administracyjnych, pisanie listów przysparza nam wielkiego kłopotu, tem większego, że w istocie jest całkowicie niepotrzebne... Rubryki « Ofiar » są rubrykami pokwitowań... Jeżeli w rubryce tej nie ma ofiary, wysłanej do nas, wówczas jedynie Ofiarodawca winien domagać się sprawdzenia i potwierdzenia.

SzCzytelnicy nie wezmą nam za złe tych uwag, dążących jedynie do uproszczenia manipulacji administracyjnej.

#### Illustracje francuskie.

« Illustration » z dnia 9 grudnia zamieściła reprodukcję obrazu Leona Kamira-Kaufmana

obrazu przedstawiającego grupę członków i członków korespondentów Komitetu Generalnego pomocy Ofiarom wojny w Polsce z Henrykiem Sienkiewiczem, Antonim Osuchowskim i Paderewskim na czele. W tymże numerze « Illustration » zamieściła nekrolog Henryka Sienkiewicza pióra p. Kozakiewicza.

Ostatni « Monde Illustré » dał na czele numeru jeden ze świetnych rysunków kompozycyjnych artysty-malarza, Czesława B. Jankowskiego. W tekście, wydrukował obszernie wywody polityczne hr. Adama Orłowskiego, zdobiąc je w portret metropolity grekokatolickiego, Szeptyckiego, oraz w inicjały i herby Orłowskich.

#### Každy.

Každy Rodak, prowadzący rozmowy ze swymi przyjaciółmi, Francuzami, o Polsce, winien zapoznać się i poznać dobrze z Małą Encyklopedją Polską, wydaną w języku francuskim w Lozannie z inicjatywą i pod redakcją Erazma Piltza.

Encyklopedja ta daje dokładny obraz Polski współczesnej, ustala liczby i dane polityczne, dotyczące wszystkich trzech zaborów, zawiera źródłowo opracowane skróty wszelkich informacji, dotyczących Ziemi polskich, ich rozwoju i stanu społecznego, ekonomicznego i umysłowego, według najnowszych badań.

Mała Encyklopedja winna znaleźć poczesne miejsce w każdym domu polskim. Doniosłość jej znaczy więcej niż wszystkie broszury i dociekania polityczne razem wzięte.

W Paryżu Małą Encyklopedję można nabywać w Administracji « Polonii » (3, bis, rue La Bruyère). Cena egzemplarza w starannej oprawie płóciennej 5 fr. — franko 5 fr. 50 cent.

### ODPOWIEDZI REDAKCJI

Pani Antoninie M.000. Jest SzPani w błędzie, na żadną pożyczkę, ze strony Komitetu Generalnego pomocy Ofiarom wojny, liczyć SzPani nie może. Komitet ten bowiem nie udziela i nie może nawet udzielać żadnych zapomóg na wydawnictwa, druki, książki, koszta publikacji pism lub reprodukcji artystycznych. Pieniądze, które Komitet Wevejski gromadzi, są własnością głodnych a dalej, nawet w myśli « zysku », nie mogą być użyte na propagandę, ileż Komitet Wevejski jest instytucją apolityczną, nie mieszającą się do żadnej akcji. Jest SzPani w zupełnym błędzie, mniemając, że Komitet Wevejski « subwencjonuje » którąkolwiek organizację polską polityczną! Jeden jedyny przypadek udzielenia « pożyczki » zanotowały dotychczas sprawozdania Komitetu: a mianowicie Komitet udzielił pożyczki na fabrykację lalek polskich w Paryżu. Pożyczka ta była atoli przyznana w warunkach bezwzględnej pewności zwrotu w ciągu kilku miesięcy i przy okoliczności, że fabrykacja ta zapewniała pracę całej gromadce artystów polskich. Pieniądze te zresztą zostały oddawna, i co do grosza, zwrócone Komitetowi. Radzimy SzPani, w danym razie, nie psuć napróżno marek i papieru, spotka Ją bowiem kategoryczna odmowa.

## VITTEL GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na:  
ARTRETYZM — SKLEROZĘ  
REUMATYZM — PODAGRĘ

### LA FRANCE POUR LA POLOGNE

#### Enquête de la Revue « POLONIA »

Réponses de près de cent personnalités des mondes politique, scientifique et littéraire français. Dossier le plus considérable qu'on ait pu constituer jusqu'à ce jour en France sur la question polonaise.

En vente dans toutes les librairies et à l'Administration de la Revue « POLONIA », 3 bis, rue La Bruyère, au prix de 4 francs, franco 4 fr. 50.

Bronzy do oświetlenia elektrycznego  
GAZOWE LAMPY — INSTALACJE  
**A. BOUILLON**  
112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

**MAGAZYN  
KUŚNIERSKI**

CHARLES  
39, rue de Moscou, 39  
Pierwszorzędne modele paryskie  
Ceny Umiarkowane

### BIENENFELD JACQUES

KUPEJE: PERŁY, — DROGIE KAMIEŃ  
— BIŻUTERIE OKAZYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Téléph: CENTRAL, 90-10

MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

### I. BAUER

ACHAT — VENTE — ÉCHANGE  
37, rue des Martyrs — PARIS

**DENTS** SOINS, POSE et REPARATIONS  
de SUITE, Broch. gratis et franco.  
Louvre Dentaire 73, Rue Rivoli  
Face Samaritaine.

● FUTRA — WYROBY FUTRZANE ●

REPARACJE — PRZERÓBKİ

### S. BESTER

● 4, rue Richer, 4 — PARIS ●

**MARCELI BARASZ**

35, RUE EUGÈNE-CARRIÈRE,  
PARIS

wydawnictwo kart  
pocztowych, bromo-  
wych — studjów akade-  
mickich; próby wysyła  
za zaliczeniem.

**FUTRA**

**HENRI HUT**

66, rue de Provence, 66

### WIELKIE ZAKŁADY — OGRODNICZE —

(Właściciel: Edm. DENIZOT)

polecają:

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,  
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i oplatnie

Adres: E. DENIZOT

Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES

### E. FISCH

48, rue Grenéta — PARIS

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII<sup>e</sup>)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32<sup>e</sup> 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32<sup>e</sup> 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, w skórę miękką, cielęcą. 4 fr. 50 cent.

Wysyła się franko za przekazem pocztowym. Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « Polonii ».

LE GÉRANT: P. NEVEU

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.